



Benoît Melançon

Écrire au pape et au Père Noël

Cabinet de curiosités épistolaires

DÉLBUSSO

Du même auteur

Sevigne@Internet. Remarques sur le courrier électronique et la lettre suivies d'une postface inédite (édition numérique, 2011)

Bangkok. Notes de voyage (2009)

Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle (2006 et 2008)

Dictionnaire québécois instantané (avec Pierre Popovic, 2004)

Le village québécois d'aujourd'hui. Glossaire (avec Pierre Popovic, 2001)

Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle (1996)

Le Conseil des arts du Canada 1957-1982 (avec Laurent Mailhot, 1982)

© Del Busso Éditeur 2011

Dépôt légal : 3^e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-923792-08-8

Écrire au pape et au Père Noël
Cabinet de curiosités épistolaires

DEL BUSO

Benoît Melançon

**Écrire au pape
et au Père Noël**

Cabinet de curiosités épistolaires

Avertissement

En 1981 était fondée l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire. On y a d'abord publié un Bulletin, qui est devenu une Revue; cette publication s'appelle dorénavant Épistolaire. En 1996, j'ai proposé à Geneviève Haroche-Bouzinac, sa directrice, d'y tenir chronique.

La première livraison du « Cabinet des curiosités épistolaires » portait sur le langage des timbres-poste et elle était précédée d'une note explicative: « Cette nouvelle chronique accueillera des textes présentant, sous une forme brève, des pratiques curieuses, des coutumes particulières, des réflexions étonnantes. Avec tout le sérieux qui s'impose a contrario lorsqu'on aborde pareille matière, il s'agira de rappeler que la lettre se prête mieux que toute autre forme à des investissements imprévus. » Seize textes se sont ajoutés à ce coup d'essai. Ce sont ces textes qu'on va lire, accompagnés de quelques inédits.

Certains des textes originaux ont été revus et, parfois, augmentés. D'autres sont reproduits tels quels, les circonstances les ayant vus naître ne permettant pas de simplement les réactualiser. Les dates données entre parenthèses à la fin des textes sont celles des parutions originales, que les textes aient été modifiés ou pas.

Juillet 2011

Madame de Pompadour :
« L'Évêque de nouveau de ses foudres me frappe:
La couronne est en jeu, je vais écrire au Pape. »
(Moïse-Joseph Marsile, *Lévis*, 1902)

ÉCRIRE AU PAPE

COMMENT DÉSIGNER LES FORMULES utilisées par les épistoliers pour s'adresser la parole les uns aux autres? En 1996, Bernard Bray proposait d'appeler *adlocution* l'interpellation épistolaire. Une fois nommé le procédé, peut-être y a-t-il lieu d'affiner la réflexion en décrivant un type particulier: la papale. Pour le dire autrement: comment s'adresse-t-on au pape? La question est moins spécieuse qu'il n'y paraît: selon le journaliste américain Michael Levine, auteur de *The Address Book: How to Reach Anyone Who Is Anyone* (Perigee, 1997), Jean-Paul II et mère Térésa étaient au début de 1996 les deux personnes qui, sur la planète, recevaient le plus important courrier d'admirateurs.

En ce domaine, le fonds «Indirizzi dei papi» de la Bibliothèque apostolique du Vatican devrait être riche en enseignements: pour le seul Pie IX, adlocutaire particulièrement vénéré, on compte, entre 1848 et 1871, plus de 40 000 000 de signatures apposées à toutes sortes d'adresses à lui destinées. Le *Dictionnaire historique de la papauté* (Fayard, 1994), qui donne ces chiffres à l'entrée «Adresses au pape» sous la signature de Bruno Horaist, se contente cependant de souligner l'«expérience de proximité» que crée ce type d'écriture et d'indiquer que les adresses «offrent des textes souvent littéraires»; aucune citation ne permet de juger de l'adlocution employée. De même, les spectateurs



Il y a bien des choses à dire sur tout ce qui se passe dans le monde. J'ai vu une lettre du pape, un peu sèche, à son fils aîné ; c'est un style si nouveau à nous autres Français que nous croyons que c'est à un autre qu'il parle. »

*Lettre de M^{me} de Sévigné
à Guitaut, 17 juillet 1680*

de *Lucrèce Borgia* (1833) ne sauront jamais de quelle façon le jeune Gennaro s'adresse épistolairement à «Madame Lucrèce», sa mère, personnage éponyme et fille de pape (faudrait-il parler d'*adlocution péripapale*? *circumpapale*?). Louis Sébastien Mercier, enfin, note dans son *Tableau de Paris* que «La sécheresse du protocole met une différence entre les lettres et les simples billets. [...] On dit au pape : *très humble, très obéissant et très dévot fils et serviteur*. Le pape répond par un bref en parchemin» (ch. DCXCI, «Étiquette»). S'il indique comment offrir ses respects, l'auteur ne dit pas de quelle façon s'adresser à pareil interlocuteur. Il faut donc aller voir ailleurs, le Vatican, Victor Hugo et Mercier laissant l'adlocuteur sur sa faim.

Soit trois modèles. Voltaire s'incline en italien devant Clément XIII, le 23 juin 1761 : «Alla santità di nostro signore Clemente.» Pour Benoît XIV, Fontenelle joue du «Très Saint Père». Dans sa *Lettre ouverte au pape qui veut nous assener la vérité absolue dans toute sa splendeur* (Albin Michel, 1993), Bernard Besret entre en matière avec la même formule, mais passe finalement à «Monsieur le Pape, et très cher frère». C'est, pour lui, boucler la boucle : dès l'incipit, il admettait se plier au «protocole du Vatican», encore qu'il ne donnât pas son «assentiment» à ces «termes solennels», à ces «règles édictées par la Cour vaticane», et il s'interrogeait sur les mots à employer. «Vous appeler “très cher frère” ne va donc pas de soi et suppose de ma part une véritable ascèse, c'est-à-dire, au sens originaire du terme, un entraînement, un exercice continu sur moi-même.»

Le problème que résout Besret, Alexandre Vialatte l'avait déjà prévu. Digne successeur des *Secrétaires* de la

Bibliothèque bleue de Troyes, il envisageait ainsi la chose, avec ce sens pratique qui le caractérise si souvent, dans son *Almanach des quatre saisons* (Julliard, 1981) :

Lorsque vous écrivez au pape, mettez sur l'enveloppe : « Sa Sainteté » ; pour l'en-tête : « Très Saint-Père » ; dans la lettre : « Votre sainteté ». Soyez bref, châtiez votre style, faites accorder les participes et vérifiez le pluriel des noms à trait d'union. Terminez par : « Que Votre Sainteté daigne agréer l'assurance de la très respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, de Votre Sainteté, le très humble et très obéissant serviteur. »

Pour les patriarches orientaux, employez « Sa Béatitude ».

Avec des camarades, soyez plus familier.

Voilà qui devrait simplifier la vie à bien du monde.

(1997)

Le fabuleux destin d'Amélie Poulain (Jean-Pierre Jeunet, 2001) est un film au tissu épistolaire riche. Souvenez-vous d'Amélie et de sa concierge, Madeleine Wallace. Le mari de celle-ci l'a quittée pour sa secrétaire, il a fraudé la compagnie d'assurance pour laquelle il travaillait et il a fui en Amérique du Sud, « dans la pampa ». Le 20 janvier 1970, M^{me} Wallace apprend que son mari est mort dans un accident de voiture : « Ma vie s'est arrêtée. » Elle en est restée inconsolable ; elle pleure comme une madeleine (c'est elle qui le dit). Amélie, « la madone des mal-aimés », lui subtilise les lettres de son mari, les photocopie, en découpe les mots, compose une lettre dans laquelle le mari avoue ses regrets, demande pardon et rêve de revoir celle qu'il a abandonnée ; il signe « Ton Adrien qui ne t'a jamais tant aimée. » Amélie photocopie son collage, puis, avec du thé, fait vieillir artificiellement le papier. Le facteur remettra cette fausse lettre à la concierge, accompagnée d'une note du directeur de l'administration postale qui explique que le sac dans lequel se trouvait la lettre s'était perdu le 12 octobre 1969 dans le massif du Mont-Blanc, qu'on venait juste de le retrouver et qu'il s'excusait de ce « retard inhabituel ». Madeleine Wallace croit au « miracle » et retrouve le sourire : au moment de sa mort, son mari l'aimait toujours. L'amical stratagème d'Amélie lui a été inspiré par la une de *France-Soir*, un jour de septembre 1997. On y racontait qu'on venait de découvrir un avion avec le courrier qu'il contenait sur un glacier en Suisse. Manchette : « La lettre arrive avec 30 ans de retard ! »

ATTENDRE, ATTENDRE, ATTENDRE

DISTINGUONS.

Il y a les lettres expressément rédigées pour être reçues après la mort de leur signataire, qu'on appellera les lettres d'outre-tombe. Ce type de lettres parvient nécessairement en retard à son destinataire : pour les deux épistoliers, il est trop tard.

Il y a aussi les lettres dont la livraison est tardive, bien tardive, trop tardive. Il n'était pas prévu que certaine lettre arriverait à destination des mois, des années, voire des siècles, après son envoi. Les journaux raffolent de telles anecdotes, comme de celles où un comateux, après des lustres, sort de son état et essaie de reprendre sa vie là où il l'a laissée, et de celles où un livre est enfin restitué à la bibliothèque qui l'avait prêté des années, parfois des décennies plus tôt.

Comme il n'existe pas de registre du courrier (longue-ment) ralenti, on ne saurait dire avec certitude quel est le plus long retard postal. Le quotidien *La Presse* de Montréal ouvre souvent ses pages à pareils faits divers postaux ; son éventail chronologique et géographique est large. Une Népalaise a été détenue trop longtemps parce que la lettre exigeant son élargissement a mis six ans à atteindre les autorités compétentes (16 novembre 2002). Habitant en Colombie-Britannique, Robert et Dorothy King reçoivent avec 21 ans de retard la carte de vœux de Noël que des amis leur ont envoyée de l'Ontario (14 avril 1998). Postée le 28 janvier 1955, la lettre



Vous n'êtes pas venu hier ; si vous ne venez pas aujourd'hui, je serai folle demain. »

*Le secrétaire des amoureux
et des gens du monde, 1917*

d'amour de quatre pages du soldat américain James Bracy met 46 ans à parvenir à celle qui était alors sa jeune épouse; Sally aurait fondu en larmes en la recevant (26 avril 2001). Partie de Rotterdam, une carte postale met 47 ans avant de tomber dans la bonne boîte aux lettres, à 200 kilomètres de là (9 octobre 2005); le retard est le même entre le Massachusetts et la Floride, bien que la distance soit plus considérable, encore pour une carte postale (21 mars 1999). En Inde, une carte postale (décidément...) met 48 ans à franchir 80 kilomètres, à une «vitesse moyenne d'environ 4 mètres par jour»; «l'expéditeur et le destinataire sont morts pendant [ce] périple» (16 octobre 1996). La mère de la Britannique Cynthia Smith intercepte pendant un an, en 1943, les lettres d'un prétendant de sa fille; celle-ci découvre 50 ans plus tard la seule que n'a pas détruite sa mère, retrouve son auteur, Thomas Groves, l'épouse (30 août 1995). Entre Quiberon et Montmirail (Sarthe), il faut parfois 73 ans à une lettre pour toucher un destinataire – mais il s'agit de la nièce de la destinataire prévue (29 août 2002). Mettre 87 ans pour faire le trajet postal de Copenhague à Agersted est un brin longuet (6 mai 1997).

La palme du retard postal paraît cependant revenir à un courrier de l'administration révolutionnaire française datant de 1790. Expédiée par erreur à Saïx (Tarn), cette lettre est finalement arrivée à Seix (Ariège)... le 5 juin 2010. À défaut de pouvoir corriger la situation, la Poste a décidé de marquer le coup. Elle a imprimé 5500 exemplaires d'une enveloppe spéciale, sur laquelle elle a fait inscrire: «De Saïx à Seix: deux siècles, deux communes, une lettre égarée les relie» (*Le Devoir*, 16 avril 2010). Mieux vaut tard que jamais.

La plupart des retards postaux restent inexpliqués. Il est parfois question d'une lettre coincée au fond d'un tiroir ou entre deux murs d'un bureau de poste ou d'un centre de tri. Dans d'autres cas, on allègue des détours imprévus : le courrier de Copenhague à Agersted a malheureusement transité par la Russie. On l'a vu : à l'occasion, des parents ombrageux peuvent s'interposer entre les correspondants.

Rien de mieux, pourtant, qu'un facteur malveillant pour empêcher l'harmonie postale. En Allemagne, cela a été le cas deux fois (au moins) : à Minden, entre 1994 et 1997, par paresse, un facteur avait entreposé chez lui 10 000 lettres, plutôt que de les distribuer (*Le Devoir*, 25 mars 1997); à Francfort, en 2008, c'est la fatigue qu'invoque un facteur d'origine écossaise pour expliquer qu'il ait conservé dans son appartement un an de courrier, au lieu de le livrer (*Le Journal de Montréal*, 10 septembre 2008). Éric Belley, à Montréal, a fait plus et mieux : entre le 15 janvier 1999 et le 31 octobre 2005, ce sont... 120 000 «pièces de courrier» (lettres et colis) qu'il n'a pas remises. Pourquoi ? Le facteur de 34 ans ne livrait qu'au rez-de-chaussée, jamais aux étages : «La paresse aurait eu un rôle à jouer, mais l'alcool et la malchance auraient également contribué à ce comportement» (*La Presse*, 25 mars 2009). Quoi qu'il en soit, cela fait beaucoup de retards à combler.

Morale de ces histoires ? Si vos lettres n'arrivent pas toujours à bon port, ne désespérez pas : il y a de l'espoir, où que vous soyez sur le globe, quelle que soit l'époque. Résignez-vous cependant à parfois rejoindre des destinataires imprévus.

(2010)

Rationaliste insensible aux « feux follets de la superstition », il s'embarque « à Batavia, dans la riche et populeuse île de Java, pour une promenade dans l'archipel des îles de la Sonde ». Cette promenade tourne au cauchemar. Tout l'équipage du navire sur lequel il vogue est jeté à la mer par un ouragan et le navire, abandonné à lui-même, file plein sud « avec une vélocité effrayante ». Quand ce premier navire est sur le point d'être brisé et englouti, notre voyageur est lancé « dans le gréement » d'un second bateau, « navire gigantesque », dix fois plus gros que l'autre, « d'un noir profond », à l'aspect menaçant, « toutes voiles dehors » en dépit d'une « mer surnaturelle » et d'une « tempête effrénée », fait de matériaux « inconnus ». Miraculeusement rescapé, il y découvre d'étranges marins « d'une vieillese chenue », parlant une langue qu'il ne connaît pas, parmi lesquels il erre sans qu'on s'intéresse à lui : « ce monde-là *ne veut pas voir* ». Aucun ne paraît s'émouvoir de la course qui les précipite dans les glaces du sud, et de ses conséquences : « Concevoir l'horreur de mes sensations est, je crois, chose absolument impossible ; cependant, la curiosité de pénétrer les mystères de ces effroyables régions surplombe encore mon désespoir et suffit à me réconcilier avec le plus hideux aspect de la mort. » Car, en effet, il mourra. Comment le sait-on ? Parce qu'Edgar Allan Poe a donné à lire, en 1831, son « Manuscrit trouvé dans une bouteille », « journal » fantastique tenu, jusqu'à l'extrémité de son existence, par un mort et destiné aux vivants.

BOUTEILLES À LA MER

DU TEMPS OÙ JETER QUELQUE CHOSE À LA MER n'était pas une infraction aux règles élémentaires du savoir-vivre environnemental, on aimait bien confier au hasard des eaux divers types de message. Parfois, c'étaient des lettres; à l'occasion, des objets; toujours, des messages. Quand la bouteille n'a plus suffi, on a trouvé plus efficace, plus rapide, plus moderne.

Le cas le plus banal était celui de l'appel de détresse. X rédige une demande d'aide, la glisse dans une bouteille et la lance à la mer, en espérant que Y – n'importe quel Y – la trouvera et viendra le secourir. On lira des exemples de cela chez Jules Verne, notamment celui des *Enfants du capitaine Grant* (1868), roman tout entier construit sur « les abîmes de l'interprétation » d'un appel à l'aide : que peut bien signifier le message, partiellement effacé par la mer, trouvé dans le ventre d'un requin près du golfe de la Clyde ? Dans un registre un peu différent, encore qu'aussi populaire, on verra d'autres exemples dans la bande dessinée quotidienne *B.C.* de Johnny Hart ou dans les jeux « Êtes-vous observateur ? » de Laplace : la bouteille à la mer est un des ressorts habituels de ces séries. Il l'est également de la série « Ferdinand ». Le 13 janvier 2002, en page C5 de *La Presse* (Montréal), cette bande dessinée représentait un des dangers potentiels de la bouteille à la mer : la bouteille envoyée par un naufragé de son île déserte était reçue par... un autre naufragé, sur une autre île déserte.



Quoi ! mes lettres !... Il est vrai que je n'ai jamais pu prendre sur moi de t'écrire autrement qu'avec du crayon qui s'efface ; c'était bien une preuve que je n'étais pas fort sûre de la durée de tes sentiments, et que, malgré cela, je ne pouvais m'empêcher de te faire part des miens. Mais, puisque tu en aimes les marques, et que tu les veux durables, je t'en donnerai, mon amant, qui le seront autant que moi. »

La Popelinière, *Tableaux des mœurs du temps dans les différents âges de la vie*, vers 1750

Jules Verne le disait : « pour lancer une bouteille à la mer, il faut au moins que la mer soit là ». Elle l'est aux Îles-de-la-Madeleine, cet archipel québécois du golfe du Saint-Laurent. Et qui dit mer, dit souvent sable. Les Artisans du sable (c'est le nom de leur entreprise) ont décidé de lier bouteille à la mer, mer et sable. Pour célébrer leur vingtième anniversaire, en 2001, ils ont demandé à des amis de jeter vingt bouteilles à la mer, d'un peu partout au monde : « Ces bouteilles contiendront un message universel et elles seront toutes mises à la mer la même journée. Les personnes qui les récupéreront seront invitées à communiquer avec nous pour nous faire part des circonstances de leur découverte. » En théorie, on pouvait suivre les pérégrinations des bouteilles sur Internet à <artisansdusable.com>. En 2005, trois bouteilles avaient été retrouvées, et des échanges épistolaires noués. Il n'y a pas que des messages de détresse dans les bouteilles à la mer.

Comme on vient de le voir, Internet oblige, on n'arrête pas le progrès.

De même, après les bouteilles à la mer, il y eut les ballons. Le romancier et essayiste américain Nicholson Baker s'est un jour demandé ce qu'il advenait des catalogues sur fiches des bibliothèques quand ceux-ci étaient numérisés. Conservait-on ces objets réputés désuets ? Les détruisait-on ? Il a mené une enquête dont il a rapporté un fabuleux, et assez effrayant, texte, « Discards », d'abord paru dans le magazine *The New Yorker* en 1994 et repris dans le recueil *The Size of Thoughts* en 1996 (Random House). Ce texte s'ouvre sur la scène suivante. Un après-midi d'octobre 1985, à la Bibliothèque des sciences de la santé de l'Université du Maryland, des bibliothécaires, des administrateurs, des journalistes, des étudiants et des

curieux étaient rassemblés pour assister à un lâcher de ballons. À chacun de ces ballons, bleus ou rouges, on avait accroché une fiche de bibliothèque, sur laquelle on pouvait lire « *Genuine artifact from the card catalog of the Health Sciences Library, University of Maryland at Baltimore* » (« Artéfact authentique du fichier de la Bibliothèque des sciences de la santé de l'Université du Maryland à Baltimore »). En ce jour de célébration, car c'en était un, les responsables de la bibliothèque annonçaient au monde qu'ils entraient dans l'ère numérique, sans regarder vers le passé. Les ballons n'avaient pas de destinataire spécifique, mais ils n'en étaient pas moins des messages. On en retrouva de l'autre côté de la baie de Chesapeake et jusqu'au Connecticut. Il se trouva même quelqu'un pour retourner un ballon à la bibliothèque; voilà une forme de réponse que n'avaient probablement pas prévue les bibliothécaires du Maryland, tout heureux qu'ils étaient de se débarrasser de ces réminiscences d'un autre âge.

Après les ballons, il y eut les fusées. Certaines sont habitées; on ne peut donc les considérer comme des bouteilles à la mer, sauf à souhaiter le pire des sorts à leurs occupants. D'autres ne le sont pas, et ceux qui les ont propulsées se sont dit qu'il fallait prévoir quelque chose au cas où d'hypothétiques habitants d'autres galaxies les découvriraient. C'est à cette fin que Carl Sagan et Frank Drake avaient conçu une plaque pour la capsule Pioneer 10, devenue célèbre depuis, devant servir à expliquer, sans mots, ce que sont les hommes et les femmes, ces créatures venues du système solaire, le tout représenté à côté de l'illustration d'une molécule d'hydrogène. Les messages du Maryland n'avaient pas de destinataire précis; ceux de la NASA n'avaient pas de destinataire humain.

À l'ère du numérique à tout crin et de l'envahissement téléphonique, on aurait pu croire ces pratiques menacées. Paradoxalement, à la fin du xx^e siècle et au début du xxi^e, la bouteille à la mer paraît faire un retour, portée par on ne sait quelle vague. Les journaux, toujours à la recherche de l'*élément humain*, se saisissent avec délectation des histoires étonnantes de textes qui ont trouvé miraculeusement leur destinataire. Ci-dessous, deux exemples, tirés de quotidiens montréalais.

Les enfants de Pierre Demarle, Philippe et Laurence, sont en vacances à l'Île-du-Prince-Édouard, sur la côte Est du Canada. Sur les conseils de leur père, ils jettent deux messages à la mer, l'un en français, l'autre en anglais. Le père n'y croit pas trop, lui qui a envoyé des dizaines de bouteilles à la mer durant son enfance sur les bords de la Manche, voire lancé des ballons à l'hélium dans le ciel, sans jamais recevoir de réponse. Surprise, émotion, ravissement : alors que les enfants ont oublié cette lointaine activité de vacances, une réponse leur arrive – trois ans plus tard. La lettre en français a trouvé un lecteur, et un interlocuteur, à Haïti : « je m'empresse à tenir ma plume en vue de vous faire parvenir le reçu de cette découverte. Je crois et j'espère que vous serez content de l'avoir reçu », écrit Achille René Clovis, « alias Frè son Achille ». À la leçon morale implicite – on ne sait jamais... – s'ajoute une leçon scolaire : « Pierre et Philippe ne se lassent plus de regarder le globe terrestre », histoire de rêver aux circuits marins qu'à dû emprunter leur bouteille (de vin).

Les adolescents Steve Théberge et Vincent-Thomas Lavallée ont préféré le plastique au verre. De Montmagny, où ils habitent, aux côtes de l'île de Terre-Neuve, puis à

l'Irlande et à l'Écosse, leur bouteille aurait parcouru plus de 5000 kilomètres avant d'être ouverte. La singularité de leur envoi est qu'il s'agit d'un projet scolaire : Stéphane Roy, leur enseignant, voulait combiner deux matières au programme, l'anglais et la géographie, et c'est de là que lui est venue l'idée de demander à ses élèves de mettre 32 bouteilles à la mer. Mission accomplie : on peut supposer que la réponse du jeune Irlandais Thomas Lenihan à Théberge et Lavallée était rédigée en anglais.

Valérie Zenatti aurait pu se contenter de constater l'existence du paradoxe : envoyer une bouteille à la mer alors qu'Internet est à portée de main. Au contraire, elle a décidé de fondre les deux types de communication dans un roman pour adolescents paru en 2005, *Une bouteille dans la mer de Gaza* (L'école des loisirs). Un attentat-suicide palestinien frappe un jour un café de Jérusalem que fréquente Tal Levine, une Israélienne de dix-sept ans. La jeune ingénue décide de lier contact avec quelqu'un en Palestine, peu importe qui, histoire de contribuer au rapprochement entre les peuples. Son frère étant mobilisé dans la bande de Gaza, elle lui confie une bouteille contenant un appel :

J'ai plein de peurs et plein d'espoir en t'écrivant. Je n'ai jamais écrit de lettre à quelqu'un que je connaissais pas. Ça fait bizarre. Je ne suis pas sûre de parvenir à te dire ce que j'en envie de te dire. [...] Mais si cette lettre a la chance de te trouver, si tu as la patience de me lire jusqu'au bout, si tu penses comme moi que nous devons apprendre à nous connaître, pour mille bonnes raisons, à commencer par nos vies que nous voulons construire dans la paix parce que nous sommes jeunes, alors réponds-moi.

Pour l'occasion, elle s'invente un surnom, Bakbouk («bouteille»), et s'ouvre un compte de courriel: <bakbouk@hotmail.com>. C'est là qu'elle lira quelques jours plus tard un premier courriel de «L'homme de Gaza»: <gazaman@free.com>. (On appréciera l'ironie de cette fausse liberté: free.com.) S'ensuit un échange par courriel, puis par messagerie instantanée (le *chat*). C'est Naïm («Gazaman») qui mettra fin temporairement à l'échange au moment de partir étudier au Canada. Temporairement? Il fixe rendez-vous à Tal pour le 13 septembre 2007, à midi, à Rome. Comment le reconnaîtra-t-elle? Il aura une bouteille à la main, celle qui contenait le message initial de Tal. Il espère «répéter le miracle de la bouteille».

On peut, bien sûr, confier des lettres aux courants marins ou aériens. On peut aussi envoyer des objets, puis essayer de suivre leur trace et de se créer un réseau de correspondants.

Vous prenez tous vos billets de banque canadiens à l'effigie de sir Wilfrid Laurier, premier ministre du pays de 1896 à 1911. Vous y écrivez <whereswilly.com>. Vous notez le numéro de série de chacun de ces billets. Vous remettez vos billets en circulation. Vous allez sur le site qui correspond à cette adresse: le «willy» du nom renvoie au prénom de Laurier, Wilfrid. Et vous priez pour que quelqu'un ait eu un de vos billets en sa possession, qu'il ait vu le message que vous y avez inscrit, qu'il se soit branché sur le site et qu'il y ait entré le numéro de série du billet. Ainsi, vous saurez ce qu'il est advenu de vos billets, la distance qu'ils ont parcourue, la vitesse moyenne à laquelle ils ont voyagé, les fins auxquelles ils ont servi. Vous pourrez même entrer en correspondance avec les internautes qui partagent comme vous la passion du

bill tracking (le *pistage de billet*). Ne craignez rien : la pratique est encouragée par la Banque du Canada. On n'arrête pas le progrès *bis*. (Vous êtes américain ? <wheresgeorge.com> est pour vous. Ce « george »-là est Washington, pas Bush fils.)

Vous avez l'âme moins cybermercantile ? Pourquoi ne pas faire circuler des livres au lieu des billets de banque ? Les organisateurs de l'événement « Montréal, capitale mondiale du livre 2005 », en collaboration avec l'Association des libraires du Québec, vous y invitaient. Ils avaient mis sur pied, pour vous, une « implantation » montréalaise du réseau « Passe-Livre ». « Connaissez-vous le Passe-Livre ? Ce jeu consiste à lire un livre et à le “libérer” dans des lieux publics. Grâce à un système d'identification, il est possible de suivre le livre “libéré” et d'entrer en relation avec d'autres lecteurs par l'entremise d'Internet », expliquait le site Web de l'activité. Vous y appreniez aussi que ce genre d'échanges est apparu aux États-Unis, mais qu'il existe maintenant un peu partout dans le monde. « Passe-Livre©. Le cercle invisible des lecteurs. Il cerchio invisibile dei lettori », par exemple, a pignon sur toile à <www.passe-livre.com>. Vous y trouverez notamment une jolie affiche qui vous permettra de révéler publiquement que vous êtes un *passeur*. On n'arrête pas le progrès *ter*. (Vous êtes américain ? <bookcrossing.com> vous attend.)

Vous vous servez encore d'une clé USB ? Aram Bartholl, un artiste allemand en résidence à New York, a lancé pour vous, à l'automne 2010, le projet Dead Drops. Définition : « *“Dead Drops” is an anonymous, offline, peer to peer file-sharing network in public space.* » Traduction libre : vous achetez une clé USB, vous n'y mettez rien (sauf un fichier texte expliquant

le projet), vous la cimenter dans un mur (un arbre, un banc), vous rendez public son emplacement – puis s’y connecte qui le souhaite (dans la langue d’origine : « *Plug your laptop to the wall* »). Une fois branché, on peut copier sur son propre appareil le contenu de la clé, modifier ce contenu, y ajouter un nouveau contenu. C’est anonyme (« *anonymous* ») – mais pas obligatoirement –, ça ne passe pas par Internet (« *offline* »), c’est un échange entre égaux (« *peer to peer file-sharing* »), c’est un réseau (« *network* ») et c’est public (« *in public space* »). C’est une bouteille à la mer, non ?

Qu’il s’agisse de billets de banque, de livres « libérés », de supports informatiques, voire d’appareils photo (*Camera-mail*), le principe est le même : la chaîne, d’inconnu en inconnu. Cette chaîne peut devenir épistolaire.

Dans un registre plus sombre, Éric Naulleau, dans *Petit déjeuner chez Tyrannie* (La fosse aux ours, 2003), rapporte une « légende tenace » : « les bagnards du goulag stalinien se tranchaient les doigts, ou même les mains, pour les placer entre des pièces de bois destinées à l’exportation – manières de bouteilles à la mer en direction de l’opinion publique occidentale ». Les chaînes qu’on aurait voulu rompre ne sont pas épistolaires, même s’il y avait bien là, à l’œuvre, une volonté de communiquer l’incommunicable.

Et si la bouteille à la mer, au-delà des anecdotes qui la mettent en scène, révélait quelque chose de la communication humaine ? On devrait, en effet, lui reconnaître une forte dimension métaphorique. Dans son *Journal d’un poète* (édition posthume, 1867), Alfred de Vigny le dit explicitement, s’agissant de création littéraire : « Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette : attrape

qui peut.» Julien Green, au premier tome de son *Journal* (1938), ne dit pas autre chose: «Ce journal est vraiment la bouteille à la mer. Sa nature le rend presque impubliable de mon vivant.» Pour l'épistologue, la bouteille à la mer est peut-être la plus belle des métaphores épistolaires. Celui qui écrit espère avoir un lecteur, mais il n'en est pas sûr. Il n'est même pas sûr que sa lettre arrivera à bon port. Si elle y arrive, rien ne dit que son destinataire comprendra la langue dans laquelle elle est écrite, ni même que ce destinataire saura lire, ou qu'il voudra lire. S'il lit le message abandonné aux eaux ou au vent, peut-être ce destinataire ne répondra-t-il pas. Pourtant, l'épistolier écrit. Naufragé, il rêve d'être retrouvé. Parfois, il l'est, et de façon inattendue. Il ne l'est pas toujours.

(2005)

Les spécialistes de l'épistolaire aiment citer une lettre de Franz Kafka à Milena Jesenská du début avril 1922: « La grande facilité d'écrire des lettres doit avoir introduit dans le monde – du point de vue purement théorique – un terrible désordre des âmes: c'est un commerce avec des fantômes, non seulement avec celui du destinataire, mais encore avec le sien propre [...]. » Que la lettre réunisse des fantômes, cela peut se défendre sans mal: il y a une décisive part de mise en scène de soi et d'absence dans l'écriture épistolaire. Cela étant, pour que les fantômes entrent en relation, il faut que des êtres de chair et de sang leur servent de truchement.

On pense spontanément aux coursiers, aux commissionnaires, aux postiers et aux facteurs. Le cinéma en a présenté quelques-uns, de Michael Radford (*Il Postino*, 1994) à Kevin Costner (*The Postman*, 1997). Sylvain Lelièvre (« Le blues du courrier ») les a chantés. Certains messagers sont plus familiers que d'autres. Dans *Lettres de Cécile à Julie, ou Les combats de la nature*, le roman épistolaire de Barnabé Farmian de Rosoi, dit Durosoi, paru en 1764, un chien transporte des lettres: « *Sophie* a le chien le plus propre à démentir le système du bon *Descartes* », selon lequel les animaux n'ont pas d'âme. Mais il y a plus fiable, et presque aussi proche, que le meilleur ami de l'homme.

DU PIGEON VOYAGEUR

VERBA VOLANT, SCRIPTA MANENT: les paroles s'envolent, les écrits restent – c'est du moins ce que prétend la sagesse des nations. Il est pourtant des écrits qui s'envolent : ceux que transporte le pigeon voyageur, lui que l'on surnomme « l'Ulysse des oiseaux », car il rentrerait toujours chez lui.

Au fil des œuvres littéraires, les columbiformes se sont vu confier des objets de toutes espèces. Ils servent à l'espionnage (René Benjamin, *Gaspard*, 1915; Maxence Van der Meersch, *Invasion 14*, 1948) et ils sont fort utiles aux armées (Raymond Radiguet, *Le bal du comte d'Orgel*, 1924; maréchal Joffe, *Mémoires 1910-1917*; Michel Tournier, *Le roi des aulnes*, 1970). Les journalistes évoquant leur rôle militaire n'hésitent pas à parler d'« auxiliaires emplumés » ou d'« agents secrets des airs ». Si l'on en croit le Paul Morand de *Londres* (1933), Julius Reuter, le futur fondateur de l'agence de presse éponyme, « inaugura sa fortune en installant une poste rapide par pigeons voyageurs entre Aix-la-Chapelle et Londres ». À la suite de Ralph de Sola (*Microfilming*, 1944), Nicholson Baker, dans *Double Fold* (2001), rappelle que des photographies militaires circulaient grâce à eux pendant la guerre franco-allemande de 1870 : René Patrice Dagron avait perfectionné un procédé de microphotographie qui avait, littéralement, un avantage de poids (le microfilm est plus léger que le papier). Situait *La débâcle* (1892) à la même époque, Zola ne parlait pas de microfilms, mais des douleurs de ceux



Le pigeon couard, fourbe, sale, fade, sot, veule, vide, vil, vain. [...] Et qu'on ne m'objecte pas que, voyageur, il a rendu quelques services en temps de guerre, encore heureux qu'il ait trouvé un tout petit rôle de mécanique volante. »

Jean Échenoz, *Des éclairs*, 2010

qui ne recevaient pas de « billets minces » : « Sans doute, le coup de feu de quelque Allemand avait tué, au passage, dans le grand ciel libre, le pigeon qui portait leur joie et leur tendresse, à eux. »

Jules Verne, en passionné des communications et des transports aériens, ne pouvait que s'intéresser à la question : dans *Les enfants du capitaine Grant* (1868), des pigeons volent au milieu des *isacas*, des cardinaux jaunes, des moineaux, des *chingolos*, des *hilgueros* et des *monjitas*. Plus étonnants sont « un certain dossier secret de pigeons voyageurs » au moment de l'Affaire Dreyfus, signalé plusieurs fois par Clemenceau dans *Vers la réparation* (1899), la passion colombophile des députés belges, opposés à toute taxe sur les pigeons voyageurs dans *L'espoir* de Malraux (1937), les *Confessions d'un pigeon voyageur* de Nicholas Meyer (1983 pour la traduction française) et les *Mémoires d'un pigeon voyageur, suivis des Souvenirs d'un pigeon voyageur de la grande guerre, d'après des notes fournies par M. Leroy-Béague* d'Antonin et Raoul Thauziès (1895, réédition 1933). Le narrateur des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle (1686), lui, en défenseur des tourbillons cartésiens, imagine sans mal des pigeons dressés à porter des lettres d'un monde dans l'autre, « comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre » (« Cinquième soir »).

On les rencontre dans des nouvelles (E. Aubin, 1882), des poèmes (Max Delcroix, 1968 ; Marthe Guyon, 1890), des pièces de théâtre (Guy de Pierrefeu, 1925 ; André Simard, 1976), des monologues (Rémy, 1885), des textes pour la jeunesse (Caroline Quine, 1973 pour la traduction française ; Suzy Doleyres, 1979), des bandes dessinées (Hergé, *Le lotus bleu*, 1924), des essais sur l'inconscient (Karl Gustav Carus, longuement commenté par

Albert Béguin dans *L'âme romantique et le rêve*, 1939). Les romanciers ont aussi contribué à l'avilègue (qu'on me pardonne ce néologisme). Les pigeons proustiens – voir la correspondance de la vicomtesse d'Arpajon dans *Le côté de Guermantes* (1920-1921) – remplissent leur mission, les gidien se trompent d'adresse – l'un se pose par erreur sur sa fenêtre, porteur d'une message « Sans doute en langage chiffré... » (*Journal* du 9 juillet 1914) – et les céliniens paressent: « Jamais j'ai connu pigeons aussi peu fervents des voyages, si amoureux d'être tranquilles... » (*Mort à crédit*, 1936). *Le vol du pigeon voyageur* de Christian Garcin entraîne son personnage principal en Chine (2000). Plus moderne que tous les autres, le « messenger » de Goudurix, dans le dessin animé *Astérix et les Vikings* (2006), se nomme SMS (c'est une colombe).

La nostalgique fable « Les deux pigeons » de La Fontaine permet des allusions à divers épistoliers: M^{me} de Sévigné (lettre du 29 janvier 1690 à M^{me} de Grignan, par exemple), Diderot (lettre du 20 décembre 1765 à Sophie Volland), Balzac (lettre du 22 juillet 1825 à la duchesse d'Abrantès; il en sera question aussi dans *Le cousin Pons* en 1847). Le premier pigeon, le sédentaire, a beau annoncer une vérité bien connue de tout épistolier: « L'absence est le plus grand des maux », là s'arrête cependant l'épistolarité de cette fable. L'autre pigeon, le voyageur, va explorer le vaste monde, en souffre, revient finalement « au logis »; il ne transportait pas de lettres et il n'aura plus besoin d'en écrire.

(2001)

Il y a des épistoliers plus méfiants que d'autres. Jean-Jacques Rousseau est de ceux-là. Au moment de la rédaction de ses *Confessions*, les « Mémoires de [sa] vie », il dit vouloir s'appuyer sur sa correspondance : « Je résolu donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise, et je me mis à recueillir les lettres et papiers qui pouvaient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avais déchiré, brûlé, perdu jusqu'alors. » Il rassemble ses lettres en liasses et il les numérote, car cela devrait lui assurer non seulement de « tout dire », mais de dire vrai. Hélas ! Tout le monde ne donne pas le même sens aux mêmes mots : « je n'ai pu parvenir à sentir ce qu'elle avait pu trouver dans ce passage, je ne dis pas d'offensant, mais même qui pût lui déplaire » ; « quant à la lettre, je ne l'entends pas bien, et si nous étions dans le cas de nous expliquer, je voudrais bien mettre tout ce qui s'est passé sur le compte d'un malentendu ». Si les lettres ne sont pas des preuves que l'on peut ressortir quand on en a besoin, si elles ne constituent pas un « monument sûr », si elles créent des « interprétations désobligeantes », vaut-il alors la peine de les conserver ?

TINTIN (NON-)ÉPISTOLIER

LES HABITUÉS DE MOULINSART LE SAVENT : dès le *Pays des Soviets*, les albums de Tintin sont de formidables machines à communiquer. Chaque page est truffée d'indices textuels ou iconiques. Soit la trente-huitième planche de *L'affaire Tournesol*. Sur la place du village, entre la mairie et un café, juste à côté d'une épicerie et d'un bar, à l'angle de la rue du Commerce et de la rue Victor-Hugo, devant trois affiches, dont une agricole, c'est la panique, car Arturo Benedetto Giovanni Giuseppe Pietro Archangelo Alfredo Cartoffoli dé Milano, au volant de sa voiture immatriculée, suppose-t-on en Italie, MI 2051, essaie de « rejointoyer » une Chrysler immatriculée en France 7259 TTX-3, dans laquelle il espère récupérer « Tournésolé mio », mais c'est jour de marché : saucisses et œufs écrabouillés, bidons de lait éventrés, oies en déroute, cochons, chiens et poules en cavale, chevaux et vaches emballés, citoyens détalant comme des lapins, maraîchers abasourdis, marchands de tapis désormais volants, badauds hébétés quand ils ne sont pas renversés ou écrasés. Le facteur est par terre, entouré de lettres sorties de sa sacoche ; l'épistologue appréciera. Mais ce n'est évidemment pas tout : chez Tintin, au-delà des informations véhiculées – c'est le cas de le dire – par le texte et par les images, les personnages échangent entre eux grâce aux médias les plus divers.



Nous sommes passés comme une
lettre à la poste!... »

Hergé, *Le lotus bleu*, 1936

Au premier rang des modes de communication se trouve le téléphone, souvent isolé dans une case, surmonté d'une cohorte de «DRRING» ou de «TRRING» sonores; c'est l'incipit, exemple entre cent, de *L'affaire Tournesol*. Qu'il soit également en position initiale, comme dans *Le secret de la Licorne*, ou semé aux quatre vents de l'illustration, le journal est lui aussi partout. Seule exception, justifiée astronomiquement: *On a marché sur la Lune*. Pour le téléphone, l'exception était congolaise. La circulation de l'information dépend en effet fréquemment, dans les vingt-quatre titres de la série, de la situation géographique: ainsi, on est obligé de se parler par radio dans les aventures lunaires ou sur les mers arctiques (*L'étoile mystérieuse*). Du temps d'Hergé, le courriel n'existait pas; ce sont des télégrammes qu'on s'envoyait. Il est un album, *Tintin au pays de l'or noir*, où c'est le héros lui-même qui se charge de les transmettre, déguisé en radiotélégraphiste pour les besoins de la cause pétrolière. Parallèlement à l'émetteur radio, il y a le cinéma, la télévision, surtout dans *Les bijoux de la Castafiore*, et le poste de radio, qui ne diffuse pas que l'air célèbre de l'harmonieuse cantatrice de la Scala de Milan: on y apprend toutes sortes de choses. Cas étonnants, et extrêmes: les gangsters de Chicago ont une circulaire tirée à 10 000 exemplaires (*Tintin en Amérique*) et les ennemis de Bab El Ehr arrosent son camp de tracts à partir de leur avion (*Tintin au pays de l'or noir*). Interphones, haut-parleurs, micros et porte-voix, magnétophones, walkies-talkies et caméras font partie de l'arsenal communicationnel de cette bande dessinée; les évoquer suffira. (Le silence est pourtant représenté chez Tintin, comme l'a fait entendre Michel Porret en 1995.)

Formidables machines à communiquer, les Tintins sont aussi de formidables machines à mal communiquer, ainsi que l'a jadis démontré Michel Serres dans *Hermès II. L'interférence*. On pense bien sûr aux Dupondt, cas trop évident pour qu'on s'y attache. C'est vrai encore du téléphone : combien de fois la Boucherie Sanzot répond-elle au lieu de l'interlocuteur attendu ? L'émetteur radio ne manque certes pas d'utilité, mais il lui arrive d'envoyer de faux SOS (*L'étoile mystérieuse*) ou des messages codés (*Coke en stock*, *Le crabe aux pinces d'or*, *Le lotus bleu*), ce qui brouille la communication. Telle lettre de recommandation du docteur Finney au directeur d'un asile d'aliénés est remplacée par une autre, imitant sa signature et menant à l'internement de Tintin : le but initial a été complètement dévoyé (*Les cigares du pharaon*). Tel courrier relié au complexe militaro-industriel latino-américain, prétendument adressé au colonel Tintin, est dû à la plume scélérate de l'infâme R.W. Chicklet de la Général American Oil (*L'oreille cassée*). Telle dénonciation des bandits chinois, que l'on croyait de Fan Se-Yeng, « était un faux, destiné à lancer la police sur une fausse piste » (*Le lotus bleu*).

Et la lettre, justement ? Lisible ou visible dans tous les albums sauf *L'île noire* et *Vol 714 pour Sidney* (on y parle cependant de télex et de correspondance bancaire), elle est particulièrement importante dans quelques-uns, soit par le nombre de ses occurrences (*L'oreille cassée*), soit par son rôle dans l'intrigue (*Tintin au Tibet*). De fait, la correspondance passive de l'éternel jeune homme, comme les lettres qui lui tombent entre les mains à moult reprises ou celles de ses amis, n'est pas inintéressante. L'ensemble des formes de l'écriture épis-

tolaire n'est pas pratiqué dans la série, mais la lettre y occupe plusieurs cases.

On notera d'abord que les cartes postales sont inexistantes dans l'intégrale. Dès la première page du premier opus, *Tintin au pays des Soviets*, le personnage éponyme promettait à la direction du *Petit Vingtième*, et à ses lecteurs futurs, des « cartes postales, de la vodka et du caviar »; on les attend toujours. Milou lance à des cheminots éberlués un « Nous vous enverrons des cartes postales!... » (*Tintin en Amérique*), tandis que le capitaine Haddock affirme aux Dupondt qu'il leur en enverra de la Lune (*Objectif Lune*), mais voilà deux projets dont on peut légitimement penser qu'ils n'auront pas de suite. Les Joyeux Turlurons de *Tintin et les Picaros*, égarés sur la route du carnaval de Tapiocapolis, essaient d'en acheter, mais sans succès. Dans la pagaille causée par le hurlement du héros au début de *Tintin au Tibet*, sous le phylactère de son cri (« TCHANG! »), des masses de choses flottent, peut-être des cartes postales, mais on ne saurait se prononcer de façon formelle; et si c'étaient simplement des photos ?

Il y a par contre nombre de lettres. Le plus fidèle correspondant de Tintin est Tchang, qui écrit de Londres (*Les bijoux de la Castafiore*) ou de Hong-Kong (*Tintin au Tibet*), mais Tintin reçoit aussi des lettres de la Castafiore (dans ses *Bijoux*), du ministère de la Justice de la république de San Théodoros (*L'oreille cassée*), de l'émir du Khemed, Ben Kalish Ezab, le père du délicieux Abdallah (*Coke en stock*), d'un Japonais du nom de Mitsuhirato, « Un monsieur d'une politesse raffinée » (*Le lotus bleu*), et, dans un registre plus sombre, de Wolff, qui lui annonce son suicide (*On a marché sur la Lune*). Adressées à lui ou pas, plusieurs sont anonymes, dans

Le sceptre d'Ottokar, *L'oreille cassée*, *Les sept boules de cristal*, *Les cigares du pharaon*, *Le crabe aux pinces d'or* et *Le lotus bleu*, où, dans une case spécialement riche, « Monsieur Tintin » reçoit une lettre, un télégramme et un paquet. Les lettres de menace le laissent froid, qu'elles lui parviennent d'Al Capone (*Tintin en Amérique*) ou d'esprits mal intentionnés lui reprochant de s'intéresser à la sigillographie syldave (*Le sceptre d'Ottokar*). La prison est son lieu de lecture épistolaire de prédilection. Enveloppant un caillou, un billet (« Courage, on veille sur vous ! Une amie ») le prévient qu'il n'est pas seul dans sa prison du désert d'Arabie (*Les cigares du pharaon*) ; dans celle de San Théodoros, c'est accrochée à une flèche que lui parvient la lettre lui intimant, une fois « les barreaux » de sa cellule « arrachés », de sauter « hardiment » dans le vide (*L'oreille cassée*) ; en Syldavie, « Un ami » lui explique comment se tirer des mains des policiers qui l'escortent à Klow, la capitale, mais c'est un piège, auquel il n'échappera qu'au péril de sa vie (*Le sceptre d'Ottokar*). Certains envois demeureront à jamais illisibles, telle, au début du *Crabe aux pinces d'or*, cette lettre d'un « monsieur japonais ou chinois » qui vient embrouiller une situation qui ne l'est pas peu : « Une boîte à conserve + un noyé + cinq fausses pièces + Karaboudjan + un Japonais + une lettre + un enlèvement = un fameux casse-tête chinois. » D'autres sauveront, à l'opposé, « toutes les capitales d'Europe », qu'un « bolcheviste » avait l'intention « de faire sauter à la dynamite », avant que sa lettre chiffrée ne soit saisie et remise aux autorités reconnaissantes par le maître de Milou (« Hein, « nous » avons bien travaillé », s'autocongratule le chien dans *Tintin chez les Soviets*). Impossible, dans la plupart des cas, de dire si Tintin garde sa correspondance : dans

l'appartement saccagé du 26, rue de Labrador, des livres et des papiers jonchent le sol, et quelques enveloppes – notamment une, là, sous son pied droit, entre une bouteille et un vase, à moins que ce ne soit un encrier –, mais il est difficile de tirer de profondes conclusions des fruits de ce cambriolage (*Le secret de la Licorne*). Les auteurs de pastiches, nombreux, suivent le bal. « Tientien en Bordélie » débute par la réception d'un télégramme en provenance de Bordelgrad.

La missive interceptée ou lue par un tiers à qui elle n'est pas destinée est un des plus vieux lieux communs de l'épistolaire; l'œuvre d'Hergé ne fait pas exception. Échappée du portefeuille d'Alcazar, c'est une lettre qui est au départ de l'intrigue de *Coke en stock*. Dans *Le secret de la Licorne*, Tintin perce l'identité de ses ravisseurs, les Loiseau, grâce à une enveloppe oubliée à côté du téléphone, dans un Moulinsart dont n'a pas encore hérité Haddock. Le voleur du vrai-faux fétiche Arumbaya du musée ethnographique de *L'oreille cassée* adresse une lettre à son conservateur, expliquant son geste, s'en excusant et prétendant restituer le fétiche: Tintin met immédiatement en doute la véracité de « cette lettre anonyme dont l'auteur est inconnu », dicit un des Dupondt. La situation est identique dans *Tintin au pays de l'or noir*: quasi instantanément, Tintin comprend que la demande de rançon, en arabe, adressée à l'émir pour revoir son fils Abdallah n'est pas de Bab El Ehr, malgré sa supposée signature. *Les cigares du pharaon* contiennent bon nombre de lettres, quelques-unes rédigées par des ennemis de Tintin, comme l'atteste la présence de la marque de Kih-Oskh. C'est dans *Tintin et les Picaros* qu'on peut lire ce poulet d'Alcazar à l'indulgente Peggy: « Ma colombe, Je suis parti faire la révolussion contre

set infamme Tapioca. Quant se serra fini tu aurat le pallet [rature] que jeté promet. Grosse bise de ton Zazar. Jé empreinte le car des [rature] Turluronts et jé laisse quelquezuns des mes Picar[os] [po]ur veyer sur toit. Z.»

Les amis de Tintin n'hésitent pas à faire commerce épistolaire. Tryphon Tournesol, dans *L'affaire* qui porte son nom, écrit au professeur Topolino, mais une de ses lettres est interceptée par un espion à la solde de la Bordurie. Ayant percé le mystère des comprimés N.14 dans *Tintin au pays de l'or noir*, il le communique à Tintin et Haddock, et à sa lettre est jointe une photo témoignant des résultats (malheureux) de ses expériences sur la façade de Moulinsart. Quand il se contente d'un télégramme à ses amis, Tintin s'inquiète. Au capitaine Haddock qui lui déclare : « Il nous a télégraphié : cela revient au même », celui-ci réplique : « Je ne trouve pas... » (*Objectif Lune*). Ledit Archibald Haddock est inondé de lettres et de télégrammes de félicitations lorsque *Paris-Flash* annonce, sous la plume de Jean-Loup de la Batellerie, en exclusivité mais faussement, que « Bianca Castafiore le rossignol milanais va épouser un vieux loup de mer » (*Les bijoux de la Castafiore*). Le docteur L. Daumière lui prescrit un régime sans alcool, qu'il ne respectera pas, dans *Le trésor de Rackham le rouge*. Son « ami Abdallah », au moment de quitter Moulinsart au dénouement de *Coke en stock*, charge Nestor d'une lettre pour son « cher Milsabor ». Dans *On a marché sur la Lune*, un peu trop « imbibé de whisky », il laisse une note aux astronautes se dirigeant vers la Lune pour leur annoncer qu'il en a « plein le dos » de leur « maudite fusée » et qu'il rentre à « Moulinsart », en scaphandre, seul. Même Milou, à la fin du *Crabe aux pinces d'or*, reçoit, dans un paquet, un

splendide os, accompagné de la note suivante : « à milou, de la part d'un admirateur ».

Consternante constatation, en revanche : en vingt-quatre albums, Tintin n'écrit que trois lettres (mille milliards de mille sabords !). La première est résumée, mais pas citée, à l'avant-dernière page de *Tintin au pays de l'or noir* : « J'ai déjà écrit à monsieur Tournesol pour lui demander d'analyser les fameux comprimés qui appartenaient à Müller... ». On a vu plus tôt que le professeur lui a répondu. La deuxième contribution personnelle de Tintin à l'art épistolaire est un minuscule billet, qui tient en deux mots, rédigés sur une page de carnet : « S.O.S[.]! HELP! ». (À ce jour, l'intégralité de la correspondance active de Tintin tient en ces onze caractères.) C'est dans *Tintin au Tibet*, quand Tintin est immobilisé en montagne par une blessure à la cheville, qu'il confie cet appel au secours à son infidèle Milou, qui lui préférera un os. La troisième apparaît à l'avant-dernière page de *Tintin et l'Alph-Art* ; emprisonné, Tintin, qui n'a pas appris de ses déboires tibétains, compte sur Milou pour s'évader ou être libéré et il lui donne un « message » pour Haddock. Contrairement à ses proches et aux gens qu'il croise sans cesse, complices ou adversaires, Tintin ne communique qu'exceptionnellement par lettre : dans un cas, sa démarche sera couronnée de succès, mais aucun lecteur, hormis Tournesol, ne saura juger de sa maîtrise (ou non) de la forme ; dans l'autre, la lettre s'envole et ne parvient jamais à son destinataire, les moines du monastère voisin (Milou : « Et, billet pas billet, je les forcerai bien à me suivre ! ») ; dans le dernier, l'album reste inachevé. Sachant ce que tout fan attentif sait, le commandant du Ville de Lyon, dans *L'oreille cassée*, aurait donc dû se méfier de la

lettre qu'on lui remettait au nom de son passager; c'était un faux. Le reporter du *Petit Vingtième*, qu'on ne voit écrire qu'un seul article dans toute l'œuvre, dans l'album qui sera son coup d'envoi; l'homme qu'on désigne néanmoins, dans *L'étoile mystérieuse*, pour représenter «la presse d'information» au milieu d'un aréopage de scientifiques européens: celui-là est sûrement un homme de parole; homme de trop peu de mots, homme qui n'a besoin d'écrire à l'autre que quand il a besoin de lui, il ne saurait être un épistolier.

(2002)

Les typographes ne cessent de le dire : l'usage correct de la majuscule et de la minuscule n'est pas donné à tout le monde. Ainsi, on ne sait pas assez qu'un religieux s'appelant Noël sera le père Noël, le P. Noël, ou le R. P. Noël (Révérend Père), mais jamais le Père Noël, contrairement au bedonnant barbu de rouge vêtu. Exemple. Les *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux en grande partie inédits*, par M. Prosper Faugère paraissent à Paris, chez Andrieux, en 1844, en deux volumes. Reproduit en appendice, le « Catalogue des ouvrages de M. Pascal, tant imprimés que manuscrits, dont j'ai (le P. Guerrier) connaissance » contient une « Lettre de M. Pascal au R. P. Noël, jésuite, touchant le vide » (XXII). Celle-ci est suivie d'une « Lettre de M. Pascal à M. Lepailleur, au sujet de sa dispute avec le père Noël » (XXIII). Une majuscule à « père Noël » aurait fait désordre.

CHER PÈRE NOËL

SOURIANT, D'UNE BONNE HUMEUR SANS FAILLE, toujours accueillant, l'oreille tendue: le Père Noël a toutes les caractéristiques du destinataire idéal. Mieux encore: en cas de défaillance – s'il lui arrive, par extraordinaire, de ne pas répondre lui-même à son courrier –, il est relayé par une équipe, petite mais dévouée, de lutins postaux. Non content de se servir des moyens traditionnels de communiquer, il s'est converti au courriel, même si l'on dit fréquemment que ses interlocuteurs continuent dans une large mesure à préférer le papier. Quoi qu'il en soit, le Père Noël *assure*.

J.R.R. Tolkien, le géniteur des *hobbits*, s'était avisé de l'universalité de cette correspondance de décembre: entre 1920 et 1943, il écrivit de pareilles lettres à ses enfants, depuis réunies en *Lettres du Père Noël* (C. Bourgois, 1977). Plus commercialement, des «noëlogrammes» font l'article dans les journaux de Montréal au début du xx^e siècle. De ces lettres *du* Père Noël, on passe sans peine à celles *au* Père Noël. Patrick Bruel en a chanté une («Lettre au Père Noël»), de même que Fred Astaire («Santa Claus is Coming to Town»). Laurent Boyer et Régine Torrent en ont édité un recueil en 1989 (Éditions n° 1), et Nathaële Vogel a illustré les huit lettres écrites par les personnages de Nicolas de Hirsching en 2004 (Rageot). *Cher Père Noël* est un titre de livre prisé: on en trouve quatre occurrences dans le catalogue de la Biblio-



Sois courageux. Réponds-moi vite.

Je ne puis plus rester ici plus
longtemps.

N'écoute que ton bon cœur.

Vite, dis je dois te répondre.

À toi toute la vie.»

Lettre de Rimbaud à Verlaine,
1873

thèque nationale de France, trois dans celui de la Bibliothèque nationale du Québec, deux dans celui de la Bibliothèque nationale du Canada, un dans celui de la Bibliothèque de la Ville de Montréal. La compétition est sans pitié: en 2002, Pierre Ballester a déjà publié *Les plus belles lettres au Père Noël* (Stock, Fondation pour l'enfance et La Poste). Est-ce à dire que celles-ci sont indépassables?

Cela attristerait les personnages de bandes dessinées, qui rivalisent d'ingéniosité en matière d'épistolarité de fin d'année. Chez Jim Davis, la liste des demandes va de soi: «Je veux, Je veux, Je veux, Je veux, Je veux, Je veux, Je veux, Je veux, Je veux, Je veux», dicte l'impérieux Garfield au pauvre Jon, qui tape sa lettre à l'ordinateur. Dans «Peanuts», de Charles Schulz, les choses sont plus complexes. D'année en année, ses héros s'escriment pour composer la meilleure lettre, Lucy van Pelt ayant en ce domaine, comme dans tous les autres, des idées bien arrêtées. Quelle adlocution faut-il choisir pour «le gros homme avec la barbe blanche et le costume rouge»? «Cher père, Cher ami, Chers monsieur et madame Noël» est trop lourd. «Mon cher M. Noël»? Linus, qui sert alors de secrétaire à sa sœur, trouve cela «un peu solennel». Elle se rabat sur «Cher Papa», pour se faire répondre illico «Et pourquoi pas “Cher Grassouillet”?». Ce sera finalement «Très cher Père Noël, j'ai été parfaite toute l'année.» Ce n'est pas plus simple dans la série «Philomène»: «“Salut Père Noël! Chez vous ça gaze?” Non... trop familier.» Il est presque aussi difficile de s'adresser au maître des rennes qu'au pape.

Rassemblant en 1919 ses *Billets du soir* parus à Montréal dans *Le Devoir* dans un recueil intitulé *Le petit monde*, Louis

Dupire est témoin d'une situation semblable. Toto, son filleul, lui présente «une feuille de papier, étoilée de pâtés d'encre, où sa grosse écriture, à peine différente des bâtons primitifs, avait inscrit ses desiderata». Il ne les destine cependant pas au «Bonhomme Noël», ce «bon vieux type de trappeur» canadien, mais à son *alter ego* anglophone, Santa Claus. Sous sa plume, celui-ci devient «meusieu Centa-Classe». «Peut faire mieux», décrète en substance le parrain francophile.

Le problème est sérieux, car le chat de Jim, la famille van Pelt, Philomène et le filleul de Louis Dupire sont loin d'être les seuls à vouloir entrer dans les bonnes grâces du Père Noël. Comment attirer son attention, quand on sait qu'en 2002, au bureau de poste de Nuuk, au Groenland, là où habiterait le seul vrai Père Noël, il a reçu 60 000 lettres et 200 000 courriels? C'est sans compter ses autres adresses numériques – <northpole.com>, <santaclaus.posti.fi>, <perenoelportable.ca>, etc. – ni ses adresses boréales : «Père Noël, Pôle Nord, HOH HOH», «4e nuage à gauche dans le ciel, rue de l'univers magique au pays des rêves», «Pour le Père Noël, très loin dans le dernier pays» ou «3 rue du Renne qui éternue à Nébulostratosirofrigostellapolaris» (pour les trois derniers exemples, voir <www.fondationlaposte.org>). Postes Canada et le Musée canadien des civilisations ont trouvé une solution à ce problème : pour que les enfants du pays soient sûrs que le Père Noël s'intéresse à eux, ils sont invités, à tous les mois de décembre depuis 2002, à passer au musée et à s'associer à la rédaction de «La plus longue lettre jamais écrite au Père Noël». Son destinataire ne va sûrement pas louper cette lettre-là.

Sylvain Jouty présente la situation française en ces termes, dans la quatrième livraison de la lettre électronique *Correspond@nce*, en date du 13 décembre 2000 :

Dès 1962, la Poste prenait l'initiative de répondre aux quelques milliers de lettres alors expédiées au Père Noël. C'est la psychanalyste Françoise Dolto qui fut chargée de rédiger le message de la première carte-réponse. En 1967, c'était à près de 50 000 lettres qu'il fallut faire face, aussi la direction de la Poste décida d'arrêter cette coûteuse opération en 1968. L'indignation fut telle qu'il fallut la reprendre dès 1969 ! C'est le service Client-Courrier, installé à Libourne en Gironde, qui se charge de l'affaire, lui seul étant habilité à ouvrir le courrier. Il fait donc office de « Père Noël », recrutant pour l'occasion une petite armée de secrétaires : car aujourd'hui les lettres reçues dépassent le million, et ce nombre augmente chaque année.

Ce n'est pas rien, pour un Père Noël qui n'est peut-être pas le vrai.

L'importance de la lettre au Père Noël ne se mesure pas qu'avec des chiffres.

On la perçoit aussi dans le poids symbolique que lui confèrent ses signataires. L'agence France-Presse, en décembre 2004, est catégorique : « Il s'agit souvent de la toute première lettre d'un enfant, et c'est donc l'occasion pour ses parents de l'initier aux principes de la correspondance. » On discutera sans doute de l'existence de ces « principes », mais on ne saurait minimiser la place de ce type de lettres dans la formation épistolaire de chacun. Voilà la base de tout, puisque, pour le dire comme Pierre Popovic parlant en 1993 des lettres de Rimbaud, la correspondance est le lieu par

excellence de la «voix demanderesse». Or qui dit lettre au Père Noël dit demande, prière, vœu.

On saisit peut-être mieux encore le rôle fondamental de la lettre de demande de cadeau quand on interroge le moteur de recherches spécialisé Google Scholar (<scholar.google.com>). Si on y tape, entre guillemets, les mots «letters to santa claus» (Google Scholar est moins polyglotte que le Père Noël), on découvrira que nombre de psychologues ont consacré de savantes études à la place de ce type d'écriture dans la construction de l'identité, notamment sexuelle, des enfants. Il est même devenu un outil de soutien psychologique auprès des jeunes en détresse qui sont traités à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal ou qui sont confiés à la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) du gouvernement du Québec. Le quotidien *La Presse* de Montréal rapporte en effet, le 24 décembre 2005, qu'un psychoéducateur, Normand Brault, a eu un jour l'idée suivante: tout enfant relevant de la DPJ qui écrirait une lettre au Père Noël recevrait en retour un cadeau, offert par un inconnu. Cette inattendue initiative épistolaire a tenu: en 2005, 600 enfants ont vu leur vœu exaucé.

Le Père Noël ne s'y trompe donc pas, qui répond tout aussi bien électroniquement (courriels, textos, etc.) que concrètement aux sollicitations qu'on lui envoie, bien que ce soit plus facile dans Internet que par le bureau de poste: tout courriel a son adresse de retour, ce qui n'est pas toujours le cas des lettres manuscrites. Malheureusement, si l'on en croit le *Dictionnaire du Père Noël* de Grégoire Solotareff (Gallimard, 1991), «le roi des enfants» est parfois un peu négligent, calligraphiquement parlant. L'article «lettre» dit ceci: «si

l'on reçoit une lettre rouge sur laquelle on ne peut pas lire un seul mot, c'est sûrement une lettre du Père Noël». C'est confirmé (et expliqué) à «signature»: «la signature du Père Noël est très compliquée pour qu'on ne puisse pas l'imiter». Pour qui ne souhaite pas être soumis à pareilles difficultés de lecture, il est dorénavant possible de discuter avec ce prestigieux destinataire par ordinateur interposé, avec la complicité du lutin Pixel, à <www.parleauperenoel.com>. Répond-il à tout? Bien sûr: le Père Noël n'est pas une ordure.

(2006)

P.S.—Exception qui confirme la règle: à Ottawa, en 2007, un lutin peu courtois répondait des grossièretés aux chères têtes blondes («Ta lettre est top longue, pauvre merde», «Ta maman est nulle et ton papa est gai»). Les journaux s'en sont désolés, mais moins que la poste canadienne, obligée de suspendre temporairement les activités de son plus célèbre client.

(2011)

« Les livrets du colportage qui ont pour but de fournir à l'enfance des modèles de compliments, à la jeunesse des formules de lettres d'amour, à ceux qui ont une fortune à régir ou une place à solliciter, des protocoles pour les actes, tels que contrats, baux, lettres de change, billets à ordre, pétitions, etc., ces livrets, dis-je, sont fort nombreux et ont toujours de la vogue. Les personnes qui n'ont pas l'expérience des affaires, ou qui, l'ayant même, n'ont ni la connaissance, ni l'habitude des formules consacrées pour les traiter convenablement, seront toujours bien aises de trouver ces formules toutes rédigées dans ces livrets; les enfants qui ont l'intelligence épaisse ou l'imagination paresseuse, comme ceux dont la tendresse est sans idées et sans éloquence, continueront à interroger les recueils de compliments à l'adresse des pères et des mères, des maîtres et des maîtresses, des bienfaiteurs et des bienfaitrices, et à s'en approprier les modèles; les amants, ayant le cœur trop plein ou trop vide pour exprimer les sentiments qui y manquent ou qui y surabondent, avec ordre, clarté et adresse, n'hésiteront pas à copier des déclarations d'amour, où ils verront rédigées en un style tel quel les pensées qu'ils ont naturellement ou celles qu'ils ne peuvent avoir; enfin, les solliciteurs, toujours moins embarrassés du choix de la place à leur convenance que de la manière dont il faut la demander, trouveront dans ces mêmes livrets le ton qu'ils doivent prendre en parlant à ceux qui disposent des emplois, et de plus, une longue énumération de titres à faire valoir, dont ils eussent vainement cherché en eux-mêmes l'existence et la justification. »

Charles Nisard, *Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres de colportage* – 30 novembre 1852, 1864

DITES-LE AVEC DES TIMBRES

EN 1892, LA LIBRAIRIE BEAUCHEMIN de Montréal fait paraître une nouvelle édition, «révisée avec soin et considérablement augmentée», d'un opuscule de 95 pages intitulé *L'ami des salons*, texte dont la lecture indique clairement qu'il a d'abord été publié en France, puis adapté pour le Canada français. Sous la jolie signature de «M^{lle} L. Nitouche», le chiffre de divers langages est révélé («du mouchoir», «des pépins de pomme», «des pépins d'orange», «des gants», «de l'éventail», «de la cire à cacheter», etc.), des vérités éternelles exposées («Pourquoi elles nous aiment»), l'«Étymologie des noms» enseignée, un «Traité de politesse» prescrit, des jeux de société expliqués, quelques «Poésies amoureuses» citées. Il s'agit d'occuper les heures passées au salon, chez les riches comme chez les indigents (dont on ignorait jusque-là qu'ils tenaient salon). Tout cela n'a qu'un objectif – plaire: «du moins, je me suis efforcée de ne déplaire à personne».

Parmi les langages dont le sens caché apparaît enfin, place est faite à celui des timbres-poste.

Les timbres-poste ne sont pas simplement employés aujourd'hui à l'affranchissement des lettres; d'ingénieux esprits leur ont prêté de mystérieuses significations, et c'est ainsi que, de simple monnaie postale qu'ils étaient, les voilà élevés au rang d'emblèmes et de messagers de l'amour.

Ce qu'ils disent est, ma foi, étonnant; mais pour l'entendre, il faut être initié. C'est, paraît-il, la place qu'ils



Mr. l'abbé, si j'étois sûr de retrouver mon frère dans cette lettre, je l'ouvrerois et je ne la lirois pas sans verser des larmes de joye. Mais j'aime mieux vous la renvoyer toute cachetée, et m'épargner deux peines ; l'une, d'entendre et l'autre de répondre des choses déplaisantes »

Lettre de Diderot à son frère,
décembre 1772

occupent sur l'enveloppe qui dit tout. Voulez-vous la clé de cette méthode de correspondance spéciale ? la voici.

Suivent vingt messages transmis uniquement par la position du timbre-poste sur l'enveloppe, de « Bonjour, ma chérie (ou mon chéri) » – « Ce timbre-poste est placé, la tête en bas, à l'angle gauche supérieur de l'enveloppe » – à « Ne songez pas à m'épouser » – « Angle inférieur de gauche, tête en haut » –, en passant par « Je vous admire », « Je vous aime », « M'aimez-vous ? », « Acceptez mon amour », « Votre amour me ravit », « Je brûle de vous voir », « La fidélité aura sa récompense », « Vous triomphez de toutes les épreuves », « Mon cœur est à un autre », « Je désire votre amitié », « Je vous serais un frère ou une sœur (selon le cas) », « Ne m'abandonnez pas dans ma douleur », « Écrivez immédiatement », « Ne m'écrivez pas », « Je ne suis pas libre », « Mon amour est jaloux » et « Tout est rompu ».

À la lecture de cette liste, on se prend à rêver d'un dialogue par enveloppes interposées, l'une faisant la question – « Voudriez-vous m'épouser ? » –, l'autre la réponse – « Ne songez pas à m'épouser » –, dialogue ne nécessitant, à la limite, aucun texte : deux enveloppes suffisent. C'est bien la preuve que la lettre est aussi – est d'abord – un objet qu'il faut lire au même titre que les caractères qui y sont tracés.

(1996)

Dans un Budapest de pacotille, Alfred Kralik (James Stewart) et Klara Novak (Margaret Sullavan) travaillent à la maroquinerie Matuschek et Cie : voilà *The Shop around the Corner* (Ernst Lubitsch, 1940). Eux qui se disputent sans cesse dans la vie de tous les jours ne savent pas qu'ils sont correspondants (« *pen pals* »), leur correspondance étant anonyme. S'ils tombent amoureux par lettres, c'est qu'ils révèlent alors leur véritable personnalité, bien différente de celle du quotidien. Il est donc question de l'épistolaire plusieurs fois dans le film. Se tenant à côté de Klara lisant une de ses lettres, Alfred déclare : « *It's amazing what a letter can do* » (« C'est incroyable ce qu'une lettre peut faire »). Il y a une magnifique scène durant laquelle la caméra montre la main de Klara, puis son visage, à travers le casier postal vide où elle espérait trouver une lettre : la lettre est un corps. Klara offre à Alfred, à la suggestion de celui-ci dont elle ignore qu'il est le signataire des lettres qu'elle reçoit, un portefeuille, pour qu'il puisse d'un côté ranger une photo de sa correspondante et de l'autre mettre ses lettres. Au début du film, le fétichisme épistolaire est marqué par Alfred lisant une lettre de Klara : « *My heart was trembling as I walked into the post office and there you were lying in box 237. I took you out of your envelope and read you, read you right there. Oh my dear friend* » (« Mon cœur tremblait quand je suis entré au bureau de poste et tu étais là, couchée dans la boîte 237. Je t'ai sortie de ton enveloppe et je t'ai lue, sur-le-champ »).

L'ODEUR DE LA LETTRE

À UN BOUT DU SPECTRE OLFACTIF ÉPISTOLAIRE, il y a le parfum de l'amour. Les écrivains en sont friands.

Le narrateur de *L'âne mort et la femme guillotinée* (1829) de Jules Janin ouvre un « paquet mystérieux » : « Il se composait d'un mouchoir de soie, dont la couleur appartenait évidemment à une mode passée ; il était accompagné d'un simple billet soigneusement cacheté et encore tout empreint d'un parfum doux et faible, suave avant-coureur d'une lettre d'amour. » Barbey d'Aurevilly hésite, dans *Une vieille maîtresse* (1851), entre une lettre « parfumée d'une odeur suave et distinguée » et une autre, « apportée par un poissonnier et maculée par sa main squameuse », dans laquelle il retrouve « l'odeur si longtemps familière à ses sens, le parfum autrefois respiré dans les vêtements, dans les draps du lit, dans les cheveux, dans la peau d'une femme ».

Plutôt que vers le « suave », le poète québécois Saint-Denys Garneau penche vers les odeurs fortes quand il écrit à Suzanne Trépanier-Côté le 1^{er} janvier 1933. « Mets toujours beaucoup de parfum dans tes lettres », lui demande-t-il deux fois, après lui avoir exposé longuement sa théorie des parfums féminins. Il en chante la variété :

Il n'est rien comme un parfum pour évoquer une présence.
[...] Le parfum, c'est infiniment souple ; cela prend la couleur de celle qui le porte quand celle qui le porte a une couleur. Il



Alors que je devais caresser et relire mot à mot les lettres que tu m'envoyais tous les mois. Puis, après ça, fermer longtemps les yeux pour m'imprégner de l'odeur du papier et de celle de tes mains. Et je devais prendre un temps infini, jusqu'à être sûre de te retrouver et de ne plus risquer de te perdre, toi, ta voix, ton image. Ta présence ici. »

Laurent Mauvignier, *Le lien*, 2005

peut être rouge comme la passion ou tendrement intime dans une longue soirée où l'on cause à voix basse. Il se nuance selon l'heure et la lumière, et quand le soir vient, il n'est plus ce qu'il était au matin. Quand l'odeur de la sueur s'y mêle, il s'alourdit, prend un caractère plus animal et plus troublant, une opulence qui enivre plus profondément, une ardeur excessive et comme fauve qui met de la folie au sang.

Garneau est conscient qu'il n'écrit que parce qu'il est absent, que parce que « Suzon » n'est pas là. De même, il oppose le parfum de la présence et celui de l'absence :

Et le parfum d'un être présent ne sent pour ainsi dire pas la même chose que le même parfum du même être dont on est séparé; il n'a pas le même caractère. Il parlait de ce qui était, du bonheur d'être ensemble, il accompagnait la caresse comme une sœur jumelle, et c'était le complément de cette joie et une part même de l'ivresse. Maintenant il répand au cœur la nostalgie; il parle peut-être davantage parce qu'il n'y a que lui qui parle.

Ce n'est pas cet épistolier sensible à la perte qui écrirait, comme un narrateur de Montherlant: « Quelquefois elle parfumait ses lettres d'un parfum si violent qu'il était obligé de leur faire passer la nuit dehors, suspendues à des pinces à linge, et encore cela ne suffisait-il pas: durant huit jours elles empestaient le tiroir de son bureau » (*Les jeunes filles*, 1936).

À l'autre bout du spectre, il y a l'odeur de la mort.

Dans le livre qu'il signe en 2000 avec John Seely Brown, *The Social Life of Information* (Harvard Business School Press), l'historien Paul Duguid raconte, en tête du septième chapitre, « Reading the Background », une de ses séances de travail dans un fonds d'archives commerciales au Portugal.

Asthmatique, il lisait avec difficulté des lettres de la fin du XVIII^e siècle : la poussière accumulée le faisait éternuer, pleurer, ahaner.

Un jour, un de ses voisins se mit à consulter le même type de documents que lui. Consulter ? En fait, il ne lisait pas les lettres ; insensible à la poussière, il les flairait, à la recherche de l'odeur du vinaigre, toujours légèrement perceptible après plus de deux siècles. Cet historien de la médecine savait que dans les villes du Siècle des lumières, quand se déclarait le choléra, on désinfectait les lettres qui en sortaient avec du vinaigre, histoire d'empêcher la maladie de se propager. L'intéressaient dans ces archives la date et le lieu d'expédition des lettres, car ils lui permettaient de suivre la marche de l'épidémie.

Après cette rencontre, Duguid ne lira plus de la même manière les lettres d'affaires auxquelles il se consacre : « Dorénavant, les lettres enjouées, qui racontaient aux clients et aux créanciers que tout allait bien, que les affaires prospéraient et que l'avenir était radieux, pourraient aussi révéler quelque chose de légèrement différent, si des effluves de vinaigre s'en exhalaient. » Duguid avait cru jusqu'alors que l'objet lettre n'avait guère d'utilité. Il rêvait d'un système numérique qui aurait conservé l'information des lettres et l'aurait débarrassé du papier et de la poussière (« *I longed for a digital system that would hold the information from the letters and leave paper and dust behind* »). Il sait dorénavant qu'il se trompait.

Le diffuseur de livres numériques CafeScribe est arrivé à la même conclusion, mais sa perspective est d'abord et avant tout commerciale. Après avoir sondé ses clients, des étudiants

pour la plupart, Bryce Johnson, le patron du site, « a déclaré que [...] sa société enverrait à toutes les personnes achetant un livre en ligne un autocollant sentant “le vieux livre” suranné », *dixit* Reuters dans une dépêche datée du 22 août 2007. On fixe l'autocollant sur son ordinateur ou sur son livrel (*e-book*), et le tour est joué.

Poussons la logique plus loin. Pourquoi se contenter de la même odeur pour tous les livres ? Pourquoi ne pas en sélectionner une propre à chaque titre ? À chaque correspondance ? À chaque roman épistolaire ?

La diversité des parfums est en effet un réservoir inépuisable. Il y a des lettres à la verveine, chez le Dorgelès des *Croix de bois* (1919). À l'ambre, pour le Ponson du Terrail du *Club des valets de cœur* (1859). Aux fleurs d'oranger, dans une lettre de Flaubert à Louise Colet du 31 août 1846 (?): « Merci, encore, des petites fleurs d'oranger. Tes lettres en sont parfumées. » Pour *La nouvelle Héloïse* (1761), on choisira entre deux possibilités: « Je ne sais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose et plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts » (Saint-Preux à Julie, première partie, lettre LIV).

Les suggestions devraient être les bienvenues; s'adresser à l'éditeur (<cafescribe.com>).

(2008)

On l'oublie trop souvent, et c'est bien dommage. La série des adaptations cinématographiques du best-seller de J.K. Rowling s'ouvre (presque) sur une scène épistolaire. Dans les premières minutes de *Harry Potter à l'école des sorciers* de Chris Columbus (2001), un hibou, puis une nuée de ses congénères, vient livrer une lettre (non affranchie) au garçon qui habite sous l'escalier au 4, Privet Drive. Mais ce Harry Potter vit dans une famille de moldus (de non-sorciers), les Dudley, qui refuse qu'il lise ce pli venu du ciel, bientôt suivi de plusieurs autres. Le père, Vernon, à vouloir interdire tout courrier, devient fou : il mure sa boîte aux lettres, il déchire les lettres qu'il intercepte, il les brûle. La tâche est colossale, car les hiboux n'abandonnent jamais, jusqu'à ce dimanche où une poudrerie épistolaire s'engouffre dans la maison. Innombrables, les lettres prennent toutes les pièces d'assaut. Vernon n'en peut plus. Il va se réfugier, avec sa femme Pétunia, son fils Dudley et Harry, sur un piton rocheux en pleine mer. Peine perdue. Le géant Hagrid viendra remettre en mains propres à Harry, le jour de ses onze ans, la lettre lui annonçant qu'il est admis à la plus prestigieuse école de sorcellerie qui soit, Poudlard. Jacques Lacan le disait dans son séminaire sur *La lettre volée* (1966) : « une lettre arrive toujours à destination ».

DES CHIFFRES ET DES LETTRES

IL EST TROIS TYPES D'ÉCRITURES CHIFFRÉES. D'abord celles qui ont recours à un code : les journaux intimes de Samuel Pepys ou de Benjamin Constant, la correspondance diplomatique (on se rappellera les pages des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau là-dessus) ou encore certaines lettres que l'on souhaite dérober au regard d'un tiers (voir, d'Allemagne, les lettres de Voltaire à M^{me} Denis). Puis celles qui contiennent des nombres et dont on doit la définition à un des héros de *Monsieur Malaussène* de Daniel Pennac : « Toujours ministériel, le courrier de Julie. Moi, c'est le gaz, les Télécom, et les tentatives d'arnaque du syndic : une correspondance chiffrée » (Gallimard, 1995). Enfin celles dont la valeur se joue périodiquement à la bourse des ventes publiques. L'actualité est toujours riche d'enseignements sur ce dernier type d'écriture.

Sur le marché du bon vieux support papier, il y a des valeurs à la hausse et d'autres à la baisse, ainsi que l'enseignent les (mé)ventes chez Christie's (Londres) en 1997 et le courrier d'Hollywood. Côté baisse : les lettres de Pasternak à sa maîtresse, Olga Ivinskaïa, ne se sont pas vendues et celles d'Albert Einstein ne sont parties qu'à la moitié de leur prix. Côté hausse : celles de Proust à Lucien Daudet et celles reçues par le comédien Jim Carey (50 000 lettres par mois, prétend la presse, signe incontesté de réussite). Un chiffre ? On a payé 207 575 livres pour 100 lettres, pas toutes inédites, de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu*.



Ne m'écrivez pas des lettres de huit pages tous les trois jours, comme sans doute vous allez vous y croire autorisée par celle-ci. L'attention que je vous porte va au point que je puisse lire une lettre de vous toutes les trois semaines environ; non pas au point que je puisse vous lire tous les trois jours: je vous le dis franchement, je ne vous lirais pas. [...] N'attendez pas, d'ailleurs, que je vous réponde. Je ne vous répondrai que si je m'en sens pressé, c'est vous dire que mes réponses seront rares.»

Montherlant, *Les jeunes filles*,
premier volume, 1936

L'hebdomadaire américain *The New Yorker* et la société Cross (les plumes), pour leur part, ont organisé, le 5 décembre 1996, un encan public de lettres de plus de 80 personnalités, histoire de recueillir des fonds pour lutter contre l'analphabétisme des adultes. Dans le cadre de la « Letters for Literacy Auction », chez Sotheby's (New York), on pouvait ainsi enchérir sur son voisin pour acheter une missive de Lauren Bacall ou de Nicholson Baker (il faut lire son roman *Vox* pour réfléchir à la communication érotique), de Norman Mailer (nom prédestiné) ou de James Ellroy (*Clandestine*, paru en 1982, fait bien voir la valeur des lettres pour qui cherche à se venger de plus riche que soi), d'A.S. Byatt ou de John Kenneth Galbraith (il s'y connaît en chiffres).

Imagine-t-on pareille entreprise pour un télégramme ? Non. Que peut bien valoir un message transmis par courrier électronique ? Rien. Pour qu'une lettre ait de la valeur, il faut qu'elle ait été touchée par la main du signataire, qu'elle soit un objet témoignant concrètement de sa présence, que l'on puisse y retrouver une trace. C'est là le chiffre intime de la lettre : en un objet, sentir un être (cher).

(1997)

À leur retour d'une tournée européenne, des joueurs des Canadiens de Montréal et des Red Wings de Détroit – c'est du hockey – signent une lettre qu'ils mettent dans une bouteille. Ils jettent celle-ci à la mer, du pont de l'*Aurania*, le 20 mai 1938. Un douanier la retrouve à Hendaye, au Pays basque, un an et trois jours plus tard. *Le Petit Journal* du 18 juin 1939 s'en réjouit, carte maritime à l'appui. Voilà un mode de communication fiable, encore qu'un peu lent.

SPORTIFS ÉPISTOLAIRES

L'INDUSTRIE ÉPISTOLAIRE A SES EMPIRES. Certains publient ou analysent des correspondances de savants. D'autres préfèrent les artistes : écrivains, peintres, musiciens. Quelques-uns trouvent leur bien chez les anonymes, les gens de peu, les sans-grades. Mais les sportifs, eux, qu'en est-il ? Et les amateurs de sport ? Qui s'intéresse à leur courrier ?

Chez le hockeyeur québécois Maurice Richard (1921-2000), l'écriture épistolaire était soumise à un triple régime.

Soit la lettre était privée, et c'était alors affaire de femmes. Quand il était submergé épistolairement par ses fans, ce n'était pas lui qui répondait à ses interlocuteurs de papier. Dans des images d'archives, par exemple reprises dans le docudrame télévisé *Maurice Richard. Histoire d'un Canadien* (1999), on voit la mère du joueur, son épouse et quelques autres femmes assises autour d'une table couverte d'enveloppes ; à elles de répondre pour lui. L'épistolaire, un genre féminin ? (Le grand rival de Richard, Gordie Howe, était dans une situation semblable : au début de sa carrière, il laissait à sa femme le soin de répondre à son courrier à sa place.)

Soit la lettre était publique, et c'était alors affaire de porte-plume. *Jouournaliste*, pour employer un mot-valise créé au Québec à partir de *joueur* et de *journaliste*, Maurice Richard a tenu chronique pendant des années dans plusieurs périodiques. Il ne dédaignait pas à l'occasion de s'adresser à ses lecteurs sous forme de pseudolettres. Malgré de louables



Toutefois, le propriétaire d'un pigeon voyageur réformé ou reconnu par lui inapte au voyage peut le céder pour être utilisé dans un tir aux pigeons, sous réserve de l'application des dispositions prévues par la loi. »

Décret du gouvernement français,
18 mars 1936

efforts de ses *aficionados* pour le cacher, on savait pourtant que ce n'était pas lui qui rédigeait les textes parus sous sa signature dans *Samedi-Dimanche*, *Maurice Richard's Hockey Illustrated*, *Dimanche matin* ou *La Presse*.

Soit la lettre était fictive, comme dans le film *Life after Hockey* de Tom Radford (1989). Le personnage principal du film n'a pas de prénom : il dit s'appeler Brown et avoir pour surnom « Le Rat » ou « Le Rat du hockey » (comme on dit un « rat de bibliothèque »). Maurice Richard est pour lui une figure capitale. Dans la scène d'ouverture, un homme arrose une patinoire ; on voit mal ses traits, mais l'œil averti distingue Maurice Richard. Les premiers mots du film sont un indice supplémentaire : « La passe à Maurice Richard, qui lance... et compte ! » dit un enregistrement de la radio ou de la télévision. En clôture, retour à Richard : il est sur la glace de la patinoire extérieure, en compagnie du Rat.

Entre ces deux moments, le Rocket est apparu à profusion dans le film. En mystérieux « préposé à la patinoire » ; c'est sous cette identité qu'il est inscrit au générique. En marqueur : de très nombreuses images d'archives le montrent en train de compter des buts. En icône : la mère du Rat lui tricote des chandails de hockey, tous avec le numéro 9 ; lors d'un voyage à Montréal en 1976, il y verra un portrait géant de son idole. En conseiller épistolaire, enfin. Le Rat écrit en imagination à son « Cher Numéro neuf » pour lui demander comment corriger la faiblesse de son lancer du revers, pour savoir de quelle façon réagir dans une situation de match et pour l'interroger sur le sens à donner à sa vie (« Avez-vous déjà pensé à la mort ? »). Dans ce film chantant les pouvoirs du rêve et l'importance des souvenirs d'enfance, Maurice

Richard ne fait jamais faux bond au Rat. Il l'escorte tout au long de sa vie, notamment en lui répondant : « Cher Pasderevers » sont les premiers mots de sa réponse à la première lettre du Rat. Ce Maurice Richard-là est un épistolier. (Le narrateur de *Reno*, le roman de Marty Gervais paru en 2005, n'aura pas la même chance : il devra se contenter d'une banale photo autographiée de son joueur favori.)

Martin Roy, douze ans, le personnage central du charmant film *Histoires d'hiver* (1998) de François Bouvier, n'est pas un admirateur de Maurice « Rocket » Richard, mais de son jeune frère, également hockeyeur, Henri « Pocket Rocket » Richard. (Pourquoi « Pocket » ? Parce que Henri était plus petit et, en apparence, plus fragile que Maurice, ce mythe québécois.) Afin d'obtenir des billets pour assister à un match de l'équipe du « Pocket Rocket », les Canadiens de Montréal, Martin écrit à son idole, mais, pour être convaincant et se distinguer des autres correspondants, il se prétend atteint d'une grave maladie. Quand les gens des Canadiens apprendront que c'est faux, ils se contenteront d'envoyer une lettre circulaire à Martin, comme ils le faisaient pour les autres. Le destinataire a menti ; le destinataire ne s'est pas donné la peine de répondre personnellement.

La question de la signature n'est par moins trouble chez l'ex-entraîneur de hockey et communicateur Jacques Demers. Dans un livre intitulé *Jacques Demers en toutes lettres* (Stanké, 2005), le principal intéressé raconte sa vie parmi les sportifs et y fait une révélation choc : il est analphabète. Publié sous la signature du journaliste Mario Leclerc, cette autobiographie est étonnante sur plusieurs plans. Demers y avoue son analphabétisme, mais il ne dit

pas avoir essayé de s'en sortir: il a choisi de confier son histoire à quelqu'un plutôt que de se donner les moyens de le faire lui-même. Par ailleurs, chaque chapitre se clôt sur une lettre, à des vivants comme à des morts: à ses « ex-conjointes » et à l'actuelle, à des amis, à d'autres entraîneurs, à ses enfants, à l'auteur du livre (!), etc. Un *je* s'adresse à un *tu* ou à un *vous*, certes, mais ce n'est pas lui qui écrit. Dictée, la lettre est un acte de communication de quelqu'un qui n'en a pas (tous) les moyens. « Il s'agit d'une correspondance qu'il a toujours souhaité écrire mais que sa délicate condition rendait impossible avant aujourd'hui », explique Leclerc, signataire et destinataire de l'ouvrage.

Au hockey, donc, malgré des exceptions, la récolte est mince pour qui chasse l'expression fortement personnalisée. Le gardien Jacques Plante, selon son biographe, Raymond Plante (*Derrière le masque*, XYZ éditeur, 1996), aimait écrire, à la machine, des lettres à ses supporters et à sa femme (à celle-ci, parfois plusieurs fois par jour): « L'écriture devient le pont privilégié que l'amoureux emprunte pour rejoindre celle qu'il aime. » Jean Béliveau, lui, aurait consacré quotidiennement plusieurs heures à son courrier, avant comme après sa retraite. Ces deux coéquipiers de Maurice Richard sont des exceptions; en général, c'est plutôt l'impersonnalité qui règne.

Au baseball, dans trois cas au moins, la situation est parfaitement inverse.

You Know Me Al (*Tu m'connais, Al*) est un roman épistolaire publié par Ring Lardner en magazine en 1914, puis en livre en 1916. Le personnage de Jack Keefe, un lanceur aussi costaud que fanfaron, y signe une série de lettres où il raconte

à son ami Al Blanchard sa (supposée) ascension sportive. L'art de Lardner consiste à révéler aux lecteurs, avec un constant humour, ce qui échappe à son personnage : cette force de la nature qu'est Jack, qui se croit appelé aux plus grands espoirs baseballistiques, ne se rend pas compte que tout le monde n'a pas une aussi haute estime de lui lui-même. (« Plus dure sera la chute », pourrait-on dire, s'il n'était question de baseball plutôt que de boxe.) Chaque page du roman fait entendre une voix parfaitement typée, langue populaire à l'appui, celle de Jack, ce qui n'avait pas échappé à Virginia Woolf, qui vantait les mérites de l'écriture de Lardner. Voilà un rare exemple – fictif, il est vrai – d'épistolier sportif accompli.

Le deuxième cas n'est pas moins intéressant. Quiconque s'intéresse au *national pastime* états-unien sait que les livres sur le baseball abondent. Les journalistes en produisent à la chaîne, dont certains passionnants : *Men at Work. The Craft of Baseball* de George F. Will (1990), *The Catcher Was a Spy. The Mysterious Life of Moe Berg* de Nicholas Dawidoff (1994) ou *Moneyball. The Art of Winning an Unfair Game* de Michael Lewis (2003) sont trois exemples parmi des dizaines d'autres. Des historiens, par exemple Doris Kearns Goodwin (*Wait Till Next Year: A Memoir*, 1997) ou Joe Phelan (*Playing Left Field in Reno*, 2007), ont tenté de comprendre les relations profondes entre la psyché américaine et le baseball. Les romanciers et les poètes se sont posé les mêmes questions : qu'on pense seulement au fabuleux *The Great American Novel* de Philip Roth (1973). Et il y a, comme chacun sait, un paléontologue.

Au pays de l'Oncle Sam, Stephen Jay Gould était au moins aussi connu pour ses travaux scientifiques que pour sa

passion pour le baseball. Dans *Baseball* (1994), la série de films documentaires de Ken Burns, on l'entendait à plusieurs reprises parler de son histoire d'amour pour ce sport et on l'entendait même chanter la célèbre chanson « Take Me Out to the Ball Game », cet air repris en chœur dans tous les stades du monde une fois par match. Il a également beaucoup publié sur le sujet et la maison W.W. Norton a rassemblé ses textes dans un recueil posthume, *Triumph and Tragedy in Mudville. A Lifelong Passion for Baseball* (2003). On y trouve reproduite sa « Letter to Joe DiMaggio, January 3, 1985 ».

Il y remercie le célèbre joueur des Yankees de New York d'avoir participé à une émission télévisée que la chaîne NOVA lui avait consacrée. Gould était un inconditionnel des Yankees et, enfant, il avait déjà écrit à DiMaggio, qui était son idole, et c'est à ce titre que Gould souhaitait partager l'écran avec lui. Parmi les hauts faits d'arme de DiMaggio, le principal est une série de cinquante-six matchs consécutifs pendant lesquels, en 1941, il a réussi à se rendre au moins une fois sur les buts en frappant la balle. (Que les néophytes se le disent : personne n'a réussi à reproduire l'exploit et il est hautement improbable que quiconque égale ce record un jour.) La lettre de janvier 1985 n'est pas seulement la lettre d'un fan. C'est aussi celle d'une paire de scientifiques : s'il la signe seul, Gould écrit en son nom et au nom d'un Prix Nobel de physique, Ed Purcell, à qui il a demandé de réfléchir au record de DiMaggio du point de vue des calculs des probabilités. Deux scientifiques, un joueur de baseball : des chiffres et une lettre.

Il existe un échange épistolaire, datant de 1963, entre Malcolm X et Jackie Robinson ; ce sera le dernier cas base-

ballistique ici recensé. Si le premier correspondant se passe de présentation, ce n'est pas vrai du second. Jackie Robinson (1919-1972) a été le premier joueur noir de l'ère dite « moderne » à être admis dans les ligues majeures de baseball ; avant lui, les joueurs noirs avaient leur ligue à eux, la *Negro League*, exemple parfait de ségrégation raciale. Si Branch Rickey, le directeur général des Dodgers de Brooklyn et le maître d'œuvre de l'entrée de Robinson dans le monde du baseball professionnel « blanc », a décidé de faire de Robinson le symbole qu'il est devenu, ce n'était pas le fruit du hasard. Rickey avait en effet choisi Robinson parce qu'il était autre chose qu'un joueur de baseball : celui qu'il allait transformer en icône de l'intégration sociale avait été étudiant à l'Université de la Californie à Los Angeles et lieutenant dans l'armée américaine. Étudiant, il avait appris à maîtriser une arme qui fera défaut à Maurice Richard, son contemporain : le langage. Militaire, il s'inscrivait dans la révolution de l'imaginaire états-unien ; qui pouvait défendre son pays devait pouvoir y jouer au baseball dans la même ligue que les autres, et non dans une ligue réservée aux Noirs, là où Robinson avait dû commencer sa carrière.

Quand il discute épistolairement avec Malcolm X dans les pages du *New York Amsterdam News*, de quoi est-il question ? On ne s'en étonnera pas : d'intégration raciale, le profil des interlocuteurs et l'époque se prêtant particulièrement à ce sujet. L'un prône, non sans démagogie, une position radicale : pour Malcolm X, à ce moment de sa réflexion, les Noirs doivent rester entre eux et ils doivent refuser de s'associer au « *White Boss* » (le patron blanc). L'autre joue la carte inverse : pour Robinson, les barrières doivent tomber. Ses lettres sont

fermes – c’est le moins qu’on puisse dire – et elles témoignent de la plus haute exigence éthique. C’était prévisible: Jackie Robinson est un héros.

On constatera – voire, on déplorera – que les exemples ci-dessus sont américanocentrés, eux qui ne viennent que du hockey et du baseball. Il est vrai que l’épistologue qui se donnerait la mission de réfléchir un peu longuement aux rapports de la lettre et du sport aurait à élargir la perspective. Il lui faudrait regarder d’autres cultures et aller, par exemple, du côté de l’Allemagne nazie et des lettres du front commentées par Klaus Cachay, Steffen Bahlke et Helmut Mehl en 2000 dans «*Echte Sportler*»-«*Gute Soldaten*» (*De vrais sportifs, de bons soldats*, Juventa, 2000). Il lui faudrait se pencher sur des sports, du foot au vélo, moins populaires en Amérique du Nord que dans d’autres lieux. Il lui faudrait se demander comment a réagi le boxeur Mike Tyson à la réception d’une douzaine d’oreilles de cochon dûment affranchies et livrées chez lui par la poste états-unienne. (C’était peu de temps après le combat de Tyson contre Evander Holyfield, durant lequel le premier avait croqué une oreille du second.) Il lui faudrait enfin réfléchir aux difficultés platement concrètes qui se dressent devant le sportif épistolier. Que fait-on quand on a reçu dans sa carrière plus de 25 000 lettres, ainsi que le déclarait en 1977 Ken Dryden, le gardien des Canadiens de Montréal? Quand on en reçoit entre 2000 et 5000 *par mois*, tel le hockeyeur Wayne Gretzky?

Autrement dit, il lui faudrait, à cet épistologue, pour paraphraser le Rimbaud de «*Mauvais sang*», montrer en quoi «*La main à plume vaut la main à balle.*» (Ou à rondelle.) Cela reste à faire.

(2007)

Il ne peut pas être gentil: il utilise Windows. Elle est fleur bleue: elle a un Macintosh. Il gère des librairies grande surface: c'est un homme d'argent. Elle a une librairie pour enfants, *The Shop around the Corner*: c'est une femme de culture. Il aime *The Godfather* (le film). Elle aime *Pride and Prejudice* (le livre). Tout les sépare? Non. Ils s'écrivent, électroniquement, en cachette, sous pseudonyme: sur America Online, elle est Shopgirl, lui, NY152. Et ils s'aimeront. On n'attendait rien de moins de Meg Ryan et Tom Hanks, dans *You've Got Mail* (1998) de Nora Ephron, cette bluette inspirée de *The Shop around the Corner*.

Leur correspondance numérique secrète n'est pas la seule manifestation de l'épistolaire dans le film. Pendant le générique final, on peut entendre une chanson interprétée par Billy Williams. (Elle a aussi été chantée par plusieurs autres interprètes, de Fats Waller à Diana Krall en passant par Nat « King » Cole.) « I'm Gonna Sit Right Down and Write Myself a Letter », dit cette chanson de Fred E. Ahlert et Joe Young. Charité bien ordonnée commence par soi-même: pour avoir du courrier, on peut toujours s'écrire.

LA LETTRE CHANTÉE

IL ÉTAIT INÉVITABLE que la lettre et la chanson populaire, ces formes plastiques à souhait, se rencontrent, soit sous la forme de lettres chantées, soit sous la forme d'allusions à des lettres par des auteurs-compositeurs.

Elles viennent de Toronto (Sylvain Lelièvre), de Vienne (chanson de Barbara aussi interprétée par William Sheller), d'un barrage au nord du Québec (« La Manic », Georges Dor), de Venise (Pierre Flynn), du front (« Letter from the Front », Mylon & Broken Heart). Elles sont adressées « au chanteur » (Roch Voisine), « à un cowboy » (Mitsou), au général de Gaulle (« Mon Général », Léo Ferré), à Jacques Brel mort (« Gauguin [Lettre à Jacques Brel] », Barbara), à un fonctionnaire (« Lettre de monsieur Identique Lachance à son premier sous-ministre », également intitulée « Tit-Cul Lachance », Gilles Vigneault), au « conservateur du musée du Louvre » (David McNeil), « aux dames » (Alain Souchon), à Théo Van Gogh (« Théo je t'écris », Jean-Pierre Lang), « à Gisèle » (Marie-Jo Thério), quand ce n'est pas « à l'univers » (Claude Dubois). Exceptionnellement, on s'écrit à soi-même : « Je viens d'écrire une lettre // Adressée à moi, prends-la // Pour me la remettre // Tu voyageras, mon enfant, mon frère », conseille et prophétise Gilles Vigneault (« Je viens d'écrire une lettre »). La famille s'impose comme le milieu de prédilection des chanteurs épistoliers. France D'Amour regrette une de ses deux mères (« Lettre à ma

« Je voudrais bien être la lettre que
j'envoie ce matin à celle que j'aime. »

Félix Leclerc, *Le calepin
d'un flâneur*, 1961

mère»), Félix Leclerc («Lettre de mon frère») et Sylvain Lelièvre («Lettre de Toronto») reçoivent des lettres fraternelles, Leonard Cohen pardonne à son frère («Famous Blue Raincoat»), Pelot d’Hennebont raconte la guerre à sa mère (ce chant traditionnel est interprété, entre autres, par les Tri Yann). La «Madame» de Barbara est la belle-mère de celle qui lui écrit: l’une a perdu un fils, l’autre un amant. Le chanteur chinois Li Chun Po, lui, ne distingue pas parmi les siens («Une lettre à ma famille»). Les signataires sont une prostituée («Christmas Card from a Hooker in Minneapolis», Tom Waits), un jeune Breton enrôlé de force («Pelot d’Hennebont»), un homme qui se prend pour un autre («Le retour de Don Quichotte», Michel Rivard), un banlieusard rêvant d’exotisme («Belle promeneuse», du même), «un vieux guerrier» (Dan Bigras), un saint martyr canadien («Lettre de René Goupil à sa mère»), «un écrivain ivre de dialectique» («Lettre ouverte», Bernard Lavilliers), voire une morte («Miss Otis Regrets [She’s Unable to Lunch Today]», Cole Porter). Dans les titres, les prénoms et noms ont la cote: Pierre Abélard, Julos Beaucarne, Brel et Gauguin, Gisèle, René Goupil, Romeo et Juliet (ceux de Shakespeare), Kissinger, Identique / Tit-Cul Lachance, Pelot d’Hennebont, Prudence (The Beatles), Thérèse (Anne Sylvestre), Théo, Maria («Prends cette lettre Maria», Johnny Farago), plus que les formules de politesse ou de déférence: Madame (Barbara), Miss Otis et Mrs. Lowsborough-Goodby (Cole Porter), «Mon général» (Ferré), Mister Postman (The Carpenters), «Parrain» (Claude Barzotti).

D’un parolier à l’autre, les missives musicales se transforment: «Monsieur le président // Je vous fais une lettre //

Que vous lirez peut-être // Si vous avez le temps» («Le Déserteur» de Boris Vian, interprétée par l'auteur ou par Serge Reggiani) devient «Monsieur le président // Je vous fais une bafouille // Que vous lirez sûrement // Si vous avez des couilles» (Renaud), après le «Messieurs qu'on nomme grands // Je vous fais une lettre» de Mouloudji. Elles sont parfois originales, parfois empruntées aux classiques : Julien Clerc a mis Marceline Desbordes-Valmore en musique («Les séparés») et Claire Pelletier, Abélard et Héloïse («Mon Abélard, mon Pierre» sur l'album *Murmures d'histoire*). Dans de rares cas, à l'instar des correspondances traditionnelles, familières ou fictives, on peut entendre une lettre et sa réponse, par exemple chez Tom Waits, «Blue Valentines» répondant à «Christmas Card from a Hooker in Minneapolis». On sera enfin sensible aux conceptions différentes de la lettre que défendent les uns et les autres. «On serra toujours contre son sein celui qu'on aime, et l'art d'écrire n'est que l'art d'allonger ses bras», affirme Diderot dans une lettre à M^{me} de Maux, peut-être de septembre 1769. Non, réplique Ernest Tubb : «Letters Have no Arms.»

Pour les uns, c'est le post-scriptum qui compte : «P.S. I Love You» de Gordon Jenkins (interprétée par les Beatles ou Billie Holiday) en est le meilleur exemple, mais on pense aussi à Brassens et à ses «Stances à un cambrioleur» («Post-scriptum : si le vol est l'art que tu préfères») ou à Elvis Costello et «This Sad Burlesque». Pour d'autres, la signature importe : «*Sincerely, L. Cohen*», affirme l'interprète et parolier à la fin de son «Famous Blue Raincoat» ; «Je chante, persiste et signe, je m'appelle Jacques Brel», martèle le chanteur à la fin de «Les F...» ; «Je signe Léonie», lui dit Barbara en écho

(«Gauguin»); «Veuillez agréer, Monsieur, l'expression // de mes sentiments les plus révoltés», ironise Richard Desjardins («Charcoal»). Gilles Vigneault joint les deux: «Avant de donner ma lettre à Jean, je veux te dire en post-scriptum // Que la maison quand y'a pas d'homme c'est comme un poêle éteint tout le temps // J't'embrasse encore avant d'signer ta taille d'amour, ta rose, ta Jeanne // J't'embrasse encore avant d'signer ta Rose-Jeanne bien-aimée» («Ah que l'hiver...»). Si certains corrigent les lettres qu'ils reçoivent («En relisant ta lettre», Serge Gainsbourg), la signataire de «Ah que l'hiver...», elle, s'excuse par avance de ses fautes: «Excuse les fautes et le papier, mais j'étais pas maîtresse d'école» (Gilles Vigneault). Les lettres chantées font aujourd'hui allusion au courrier électronique («The Twitter Facebook Song», Calvin Roy), comme elles se sont déjà servi du télégramme («Le télégramme» dicté difficilement par Yves Montand à Simone Signoret; «Overseas telegram», Serge Gainsbourg), de la carte postale («Carte postale», Francis Cabrel) ou de la carte de vœux («Christmas Card from a Hooker in Minneapolis», Tom Waits). Les chanteurs ne sont pas moins obsédés que les épistoliers par la forme qu'ils empruntent et par les devoirs qui leur incombent («Je t'écris souvent», brome Johnny Halliday).

Ils décrivent leur papier: «Je t'écris ces quelques lignes sur du papier quadrillé // Ça t'appellera l'école et les années folles // Moi c'est le seul papier que j'ai» («Le retour de Don Quichotte», Michel Rivard); «Je reçois, à l'instant où je rentre chez moi, // Votre missive bleue, Madame» («Madame», Barbara); «Tu m'écris // Tu m'écris // Sur papier d'Arménie» («Tu m'écris», Isabelle Mayereau). Non

seulement Stephan Charett (« La lettre ») est sensible au support de l'écriture – « Mon papier blanc ligné trois fois troué // Me semblait tant peser chargé de larmes asséchées » –, mais il en rajoute en matière de transit postal : « J'ai demandé à une enveloppe // De protéger mes mots // Puis à un timbre // De la guider où il faut. » Chez Liane Foly, le moment de l'ouverture de la lettre est chargé d'érotisme : « Et si le facteur assure avec deux fois rien // On peut aller très loin, on sera là demain // Et de nos mains se désenvelopper, se décacheter // Et se déshabiller au fur et à mesure » (« Au fur et à mesure »). L'identification du corps de l'épistolier et du corps de la lettre atteint la même perfection chez Stevie Wonder : « Signed Sealed Delivered I'm Yours. » Les personnages mis en scène par Nick et Charles Kenny vivent dans l'éphémère : leurs lettres, ils les écrivent dans le sable (« Love Letters in the Sand »). « Je t'écris de la main gauche », avoue Danielle Messai. Plus proche du roman d'aventures, le groupe The Police confie sa missive à la mer (« Message in a Bottle »). Malgré tout cela, malgré cette singularité revendiquée, on cède souvent aux lieux communs : « Ta lettre a dû croiser la mienne » et « Tes lettres se font rares » (« Vienne », Barbara) ; « *She sends her regards* » (« Famous Blue Raincoat », Leonard Cohen) et « *I close with my regards* » (« Who Do You Think You Are ? », Elvis Costello) ; « Je ferme ma lettre avec un doux baiser » (« Lettre et souvenir », Georges Hamel et Marcel Martel).

Comme les épistoliers sans notes (de musique), les chanteurs épistolaires représentent les acolytes obligés de tout échange postal, cette société particulière qu'est la société épistolaire. On suivra donc les aventures des facteurs chez

Manos Hadjidakis (« Le facteur », paroles françaises de Georges Moustaki) ou chez The Carpenters (« Please Mister Postman », également interprétée par The Beatles). Plus prosaïque, Paul Piché chante « La boîte aux lettres ». Les lecteurs s'activent aussi bien dans les registres populaire (« Quand tu liras cette lettre », par Jean Boucher ou Stéphane) qu'élévé (« Lorsque tu me liras », Léo Ferré), mais tous les destinataires n'acceptent pas ce qu'on veut leur remettre (« Return to Sender », Elvis Presley).

Thématiquement, on s'étonnera peut-être du fait que la mort rivalise de popularité avec l'amour. Barbara s'adresse à des disparus (« Gauguin ») et raconte des morts (« Madame », « Nantes »). La « Lettre à Kissinger » de Julos Beaucarne décrit, hémoglobine à l'appui, la torture au Chili ; c'est encore lui qui a écrit la « Lettre ouverte de Julos Beaucarne » à la suite de l'assassinat de sa femme. La « Miss Otis » de Cole Porter ne pourra pas répondre à une invitation à déjeuner : amoureuse déçue, elle a révolvérisé son amant, puis la foule l'a tirée de prison pour la lyncher. « La lettre » de Marie-Denise Pelletier est « Une lettre post mortem », ce qui n'est pas tout à fait la même chose que la « Death Letter » de John Mellencamp ou la « Dead Letter » d'Elvis Costello et du Brodsky String Quartet. L'album commun de ces derniers exploite d'ailleurs largement le filon funèbre : « Dear Sweet Filthy World » et « The First To Leave » portent sur le suicide, « Swine », « The Letter Home », « I Thought I'd Write to Juliet » et « Damnation's Cellar » abordent la mort d'une façon ou d'une autre, et « The Birds Will Still Be Singing » provient du monde de l'oubli, sinon d'outre-tombe (« *If I'm lost or I'm forgiven // The birds will still be singing* »).

Dans plusieurs cas, le repérage et le classement vont de soi. Marc Aryan, Stephan Charett, Léo Ferré, Marie-Denise Pelletier et Patrick Zabé ont une chanson qui s'appelle « La lettre »; chez Roger Tabra, c'est « Correspondance »; pour Alain Souchon, « Courrier » et pour Paul Piché, « Cette lettre ». Jacqueline Lemay demande un mot (« Écris-moi un mot ») et Boris Vian parle de son « billet » (« À Cannes cet été »). On ne compte pas plus les « Love Letter(s) » (Elton John, Alison Moyet, Elvis Presley, Bonnie Raitt) que les lettres « d'amour » (Beau domage). Pas d'hésitation non plus chez ceux qui se font une spécialité de ce type d'interlocution, au premier rang desquels figure Julos Beaucarne, avec « Communiqué colombophile », « Fréjus-Saint-Raphaël », « Lettre à des amis perdus » (sur un poème de René-Guy Cadou), « Lettre à Kissinger » (à propos de la mort du chanteur Victor Jara), « Lettre aux cosmonautes », « Lettre ouverte de Julos Beaucarne », « Régulièrement je t'écris » et « Vous ne m'écrivez plus », textes récités ou chantés au fil des ans (et de la Meuse). Pas d'hésitation non plus à l'écoute des vingt pièces de *The Juliet Letters* d'Elvis Costello et du Brodsky String Quartet (1992) : s'y succèdent la réponse d'une tante excentrique à ceux qui la sollicitent financièrement (« *Thank you for the flowers // I threw them on the fire* »), un maillon d'une chaîne de lettres, un mot d'enfant dont les parents ont divorcé (« Why? »), l'adaptation d'une véritable lettre d'une femme soldat pendant la guerre du Golfe, des lettres d'amoureux fêlés, de suicidés, de jaloux. À d'autres moments, cependant, il est difficile de faire la part des choses, de distinguer lettre et suppliche (« La suppliche pour être enterré à la plage de Sète » de Georges Brassens est un codicille dicté par un « humble troubadour »),

lettre et « message » (« Nantes », Barbara) ou lettre et adresse (« Litanies pour un retour », Jacques Brel). Cela ne change rien à l'affaire : l'épistolaire, qui se prête à tout, se prête particulièrement bien à la chanson. N'est-ce pas toujours affaire de parler à quelqu'un ?

(1999)

À New York, la veille du Nouvel An, la jeune Katherine « Kay » Martin (Andrea Leeds) se précipite dans son appartement en flammes pour y sauver une lettre. Écrite par sa mère juste avant sa mort, cette « lettre d'introduction » est destinée au père de Kay, père qu'elle n'a jamais connu, John Mannering (Adolphe Menjou), un acteur célèbre mais vieillissant. Elle changera leur vie à tous les deux. John Stahl, le réalisateur du film *A Letter of Introduction* (1938), a compris le potentiel dramatique de la lettre de recommandation : elle est présente comme objet à protéger dans la scène d'ouverture du film et comme texte à partager dans la scène de clôture. Toute l'intrigue du film dépend d'elle : qui la lira, qui en rendra public le contenu.

L'ÉCONOMIE DE LA CONFIANCE

TOUTES LES LETTRES NE SE VALENT PAS. Les épistologues ont beaucoup privilégié les lettres des grandes figures : historiques, politiques, artistiques, scientifiques. Ils ont laissé aux ethnologues les « écritures ordinaires ». Ils n'ont pas toujours mesuré l'importance de formes réputées mineures mais pourtant riches d'enseignements, par exemple la lettre de recommandation. Qu'ont-ils dit de celle-ci ? En ont-ils dit quelque chose ? Qu'en dire ?

Sur le plan historique, il est facile d'imaginer que la lettre de recommandation est une des formes les plus anciennes de l'épistolaire. Dans un monde où les modes de communication étaient peu nombreux, l'économie de la confiance n'avait guère d'autre moyen d'être partagée. L'expéditeur écrivait pour dire que le porteur de la lettre était digne d'être reçu par son destinataire. Formellement, ce type de conseil est assez banal : on doit dire du bien de ceux qu'on recommande. C'est ce que met en relief la lettre du 24 décembre 1773 de Diderot à la princesse Dachkov :

Le porteur de cette lettre est un honnête homme avec qui vous pourrez causer en sûreté et tout à fait à votre aise. Son respect pour vous, fondé sur une juste appréciation de votre caractère, est parfaitement sincère. Donnez moi carte blanche pour tout ce que je dis de lui, et n'hésitez pas à croire tout ce qu'il vous dira de moi ; et alors, Madame, permettez moi de prendre votre main et de la presser très cordialement.

« J'ai donné il y a quelques jours deux lettres de recommandation l'une pour vous, l'autre pour le comte d'Albaret à un Sicilien joueur de cor de chasse. Je n'ai pas pu les refuser à un ami qui me les a demandées, mais je vous préviens, que je ne connais ni de vue, ni de nom le sujet que je vous ai recommandé. En conséquence je n'entends vous le recommander qu'avec *bénéfice d'inventaire* comme on reçoit les successions suspectes. Écoutez-le, et jugez-en vous-même. »

Lettre de Galiani à Mme d'Épinay,
7 août 1774

Comment ne pas s'incliner devant pareil parrainage (réciproque)?

La lettre de recommandation peut être diversement désignée. Le professeur Halambique, au début du *Sceptre d'Ottokar*, parle à Tintin des « lettres d'introduction » que lui a promises un de ses « bons amis », l'ambassadeur de Syldavie. Dans le roman *Le dilemme du prisonnier* de François Lepage, on évoque un « sauf-conduit » qui a valeur de lettre de recommandation (Boréal, 2008). Le Sévère du *Polyeucte* de Corneille (1643) refuse d'« abuser / Des lettres de faveur » qu'il a pour épouser Pauline (acte II, sc. I). Le mot *recommandation* est presque toujours au singulier, même si on le trouve au pluriel sous la plume d'une des prostituées de la *Correspondance d'Eulalie*: « Je crois que je ferai bien mes affaires dans ce pays-ci. Croyez, chère Minette, que je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu en me donnant des lettres de recommandations. » On voit parfois *lettre de référence*, mais l'Office québécois de la langue française est formel : voilà « un terme impropre ».

Certains milieux – l'entreprise, les ressources humaines, les cercles mondains – se prêtent mieux que d'autres à la pratique de la lettre de recommandation. Emmanuelle Chapon a montré quels rôles fondamentaux elle joue dans les voyages en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles : « garantir l'identité et la légitimité du déplacement » ; « permettre au voyageur d'activer à son profit un ensemble de connaissances indirectes et de raccourcir ainsi le temps nécessaire pour accéder aux ressources matérielles, sociales et intellectuelles de la ville traversée » ; « créer un lien social » ; « pallier dans une certaine mesure un déficit de notoriété sociale » ; etc. À

partir de la fin des années 1770, ce genre connaît un « discrédit » pour cause d'« inflation », on entre dans une « ère du soupçon », on assiste à un « délitement de ce système de légitimation du voyageur qui s'était consolidé autour des écritures portatives depuis la fin du Moyen Âge ». Il est cependant d'autres domaines où la lettre de recommandation reste nécessaire.

Elle est ainsi la base, notamment en Amérique du Nord, de la circulation et du financement des étudiants. Henry Rosovsky, auteur de sa propre « Letter of Introduction », écrite à la troisième personne, en tête de *The University. An Owner's Manual* (Norton, 1990), explique l'importance de ce type de lettres dans le recrutement des grandes universités de la côte Est américaine. Le site du magazine canadien *Affaires universitaires* (<www.affairesuniversitaires.ca>) dispense de nombreux conseils en cette matière : « Comment demander une lettre de recommandation » et, inversement, « La façon adéquate de refuser d'écrire une lettre de recommandation ». Comme le révèle la bibliographie de l'article d'Amy Vidali intitulé « Rhetorical Hiccups : Disability Disclosure in Letters of Recommendation », il existe nombre d'études consacrées à ce genre aux États-Unis ; c'est le signe de son importance dans le milieu universitaire.

À ces portraits – optimiste, neutre ou engagé –, on pourra s'amuser à comparer celui de la série télévisée *The Sopranos*. Quand Meadow, la fille de Tony et Carmela Soprano, a besoin d'une lettre de recommandation qui pourrait l'aider à être admise dans un établissement prestigieux, sa mère prend l'affaire en charge ; c'est un des sujets de l'épisode « Full Leather Jacket » (deuxième saison, huitième

épisode). Carmela a trois arguments de poids quand elle rencontre une diplômée de Georgetown University pour solliciter son appui : Meadow est une bonne élève – elle peut citer M^{me} de Staël (on l’a appris durant l’épisode précédant celui de la lettre) –, elle-même ne vient pas les mains vides – elle a apporté une tarte à la ricotta – et son mari est un des chefs de la mafia du New-Jersey. Meadow aura sa lettre ; on l’espère louangeuse.

Les choses ne sont pas moins intéressantes quand la machine grippe. Quelle valeur un destinataire peut-il accorder à la parole d’Élisabeth Bégon qui, de la Nouvelle-France, écrit ce qui suit à son gendre en 1750 : « Il sort d’ici, cher fils, un officier que je ne connais point, qui m’a priée beaucoup de lui donner une lettre pour toi de recommandation [...]. [Je] lui donnerai un mot puisqu’il le souhaite » ? Au XIX^e siècle, de jeunes auteurs profitent du capital symbolique d’aînés renommés pour publier, en préface à leurs propres œuvres, des lettres familières adressées à eux par ces aînés ; à leur corps défendant, Victor Hugo et Chateaubriand serviront ainsi de caution à des écrivains débutants. Un professeur états-unien, frais émoulu de son université, s’est longtemps demandé pourquoi il n’arrivait pas à se trouver de poste. Réponse, qu’il partagera plusieurs années plus tard sur une liste de discussion électronique : son directeur de thèse lui écrivait lettre de recommandation sur lettre de recommandation, mais il lui donnait le mauvais prénom.

Ces trois exemples rappellent une vérité fondamentale : c’est à son efficacité qu’on juge une lettre de recommandation, et cette efficacité est liée à la crédibilité de qui la signe. Qu’on se souvienne, dans *Le paysan parvenu* de Marivaux, du jeune

Jacob de dix-huit ans, fraîchement débarqué chez M. de Fécour, lettre à la main :

Fort bien, dit-il après l'avoir lue ; voilà le cinquième homme, depuis dix-huit mois, pour qui ma belle-sœur m'écrit ou me parle, et que je place ; je ne sais où elle va chercher tous ceux qu'elle m'envoie, mais elle ne finit point, et en voici un qui m'est encore plus recommandé que les autres (quatrième partie).

La « belle-sœur » est peut-être trop insistante, mais elle obtient ce qu'elle demande. Mission accomplie.

(2011)

Jean-Philippe Arrou-Vignod présente le personnage dans *Le discours des absents* (Gallimard, 1993). Il s'appelle Marceau et il a décidé de résister à une « marée anonyme et sournoise » en répondant « à tous les prospectus que l'on dépose dans sa boîte aux lettres ». Comme il ne sait où adresser ses réponses, il « épingle » des cartons sur sa porte. Ils y restent, « mouillés de pluie, écornés par le vent » ; leur encre « coule et pâlit » ; « nul, jamais, ne [vient] les relever ». On ne souhaite pas au paranoïaque Marceau, « première victime de la communication de masse », de se mettre à l'ordinateur.

L'ART DU POURRIEL

ON ENTEND SOUVENT DIRE que l'arrivée du courrier électronique va relancer la pratique de la lettre, que ceux qu'effrayait le papier vont se mettre à leur clavier, que la communication trouvera un nouveau souffle grâce à ce média. Tout cela est non seulement contestable, mais, en évoquant cette supposée renaissance, on passe sous silence les effets pervers du courriel, par exemple l'accroissement constant du courrier non sollicité, ce que les Anglo-Saxons appellent le *spam* et que l'Office de la langue française du Québec désigne d'un mot-valise, le *pourriel*.

Imaginons un internaute actif dans la Toile depuis déjà quelques années. Suivons-le entre le 21 octobre 1999 et le 21 mars 2000. Combien de messages non sollicités recevra-t-il? De quelle nature? Qu'y racontera-t-on? Comment?

Pendant la période de l'enquête, il aura reçu 195 de ces messages, soit un toutes les 18,83 heures. La plupart ont une dimension financière. Des agences lui promettent un dossier de crédit vierge, voire lui offrent des prêts, toujours sans intérêts (19 messages). On lui garantit un emploi ou on lui prédit une richesse imminente, parfois la seconde sans le premier: «MAKE BIG MONEY DOING ABSOLUTELY NOTHING!!» clame le titre d'un de ces trente-sept messages. À défaut de travailler, il pourra se tourner vers les jeux de hasard (4 messages) ou s'acheter un diplôme univer-

« [...] si Jesus-Christ dit que les hommes rendront compte au Jugement des paroles inutiles, à combien plus forte raison rendront-ils compte des lettres inutiles. »

Lettre de l'abbé Paradanusau au frère Schenaerts, 12 janvier 1722

itaire bidon : pas d'examens, pas de cours, pas de livres, pas d'entrevues (4 messages). Certains vont jusqu'à lui proposer des conseils boursiers désintéressés (15 messages). S'il souhaite se lancer dans le commerce électronique, ce ne sont pas les occasions qui manqueront.

Tout se vend dans la Toile. Les adresses de courriel sont d'une valeur très variable : on en trouve 10 000 000 pour 79 \$, 225 \$, 235 \$ ou 247 \$, mais aussi 57 000 000 pour 149 \$ (8 messages), et l'on peut penser que figure dans ces répertoires celle de notre internaute, puisqu'on lui fait miroiter les autres. Les produits pullulent (59 messages) : réductions de tarifs sur les communications téléphoniques ou satellitaires, alcootest maison et lentilles cornéennes pour daltoniens, revues et livres, voyages gratuits ou pas, Viagra et coupe-ongles (il en faut pour tous les goûts), minéraux et diamants, matériel informatique et accès Internet, listes de collectionneurs, de restaurants ou d'importateurs, services de détectives privés et de publicistes, etc. Il y a bien sûr des créations proprement numériques : en l'occurrence, on annonce autant de logiciels qui permettent de tout savoir sur son voisin que de se protéger des intrusions indésirables (celles par courrier électronique, notamment). Leurs noms disent tout : « NO MORE SECRETS SOFTWARE », « The Internet Desktop Spy », « Electronic-Spy Software », « THE INTERNET SPY AND YOU », « CYBER INVESTIGATOR ». La paranoïa se marchande cher (21 messages).

Il n'est pourtant pas question que d'achats et de ventes dans Internet. On peut rencontrer l'âme sœur grâce à <friendfinder@friends.com> (1 message), perdre du poids (6 messages) ou s'abonner à divers services pornographiques

(16 messages). La politique aussi s'en mêle: le Kosovo, les traités amérindiens au Canada, le gouvernement des États-Unis et son omnipotent ministère du Revenu (1 message chacun).

Le courriel non sollicité, presque uniquement rédigé en anglais, a sa rhétorique propre, à l'image du publipostage. Sur le plan du contenu, les choses sont prévisibles: sans effort et rapidement, l'internaute s'enrichira; c'est gratuit, garanti, grandiose. Formellement, un des lieux communs de ce type de message est l'affirmation qu'il s'agit de quelque chose qui ne se reproduira pas: notre internaute a ainsi reçu *cinq fois* le même message *unique*, vantant les mérites, manifestement illégaux, d'un service destiné aux propriétaires d'antenne parabolique («THIS IS A ONE TIME MAILING», prétendait-on pourtant). Les titres des messages doivent attirer l'œil, d'où la multiplication des points d'exclamation, des astérisques, des capitales et des symboles d'unités monétaires («BE PART OF A \$32 BILLION \$\$\$ business»), comme celle de quelques épithètes attendues («Free», «Incredible», «Uncensored», «Guaranteed», «New», «Best»). Il faut encore noter que rares sont les messages dont la signature est claire, car les électronico-publiposteurs préfèrent l'anonymat, soit complet (<givbq9ebd@mail.com>, <yzzwzsdwq22@yahoo.com>), soit partiel (<jules@turboport.com>, <tomtom@alltheplanet.com>). Quelques petits futés (5 sur 197) arrivent même à envoyer des messages sans nom d'expéditeur.

Une place à part doit être faite aux messages provenant contre les virus informatiques (7 messages). Ils proviennent le plus souvent d'âmes bien intentionnées, mais aux connais-

sances techniques limitées. Leurs microrécits font ritournelle : un virus vient d'être découvert et il menace ; la menace est confirmée par une autorité (Microsoft, America Online, IBM) ; cette autorité ne connaît aucun remède contre l'infection ; l'infection peut avoir des effets catastrophiques ; pour éviter ces effets, il suffit de ne pas ouvrir le fichier « Machin » ou « Truc » ; de l'existence de « Machin » ou « Truc », il faut aviser l'ensemble de ses correspondants. Presque toujours, il n'y a aucun danger. Néanmoins, on reçoit pareils avertissements sur une base régulière, comme s'ils avaient une vie indépendante, comme s'ils se reproduisaient à l'infini, comme s'ils étaient eux-mêmes le virus.

Notre internaute se consolera en se disant que ces courriels-là, au moins, viennent de gens qui lui veulent du bien, plutôt que son bien. Contre ces derniers, il y a des moyens de défense, soit sous la forme (bénigne) de filtres à utiliser avec son logiciel de courriel, soit sous la forme (maligne) de contre-attaques numériques contre les publiposteurs : l'*anti-spam* répond au *spam*, pendant que le *pourriel* va à la corbeille. On peut donc encore rêver d'une communication sans interférence ni parasite ; ça ne coûte rien.

(2000)

« Si je suis chanceux
ou si personne ne brise cette chaîne
et que j'envoie cette lettre
à cinq autres
qui à leur tour envoient
la femme de leur choix
à l'homme en haut de la liste
avec cinq autres lettres
et que ceux qui reçoivent les lettres
envoient cinq lettres et leur plus belle pièce
et que la chaîne continue et continue,
il est alors possible
que je puisse ouvrir les bras
à plus de 3000 femmes.
quand mon nom arrivera en haut de la liste »

Marty Gervais, extrait de « Chain Letter »,
Into a Blue Morning, 1982

L'ENCHAÎNEMENT ÉPISTOLAIRE

QUI N'À PAS REÇU UN JOUR UNE LETTRE lui enjoignant de participer à une chaîne postale ? Elle nous arrive anonymement ou pas. Elle est faite d'un certain nombre de lieux communs, comme l'a bien vu Elvis Costello dans la pièce « This Offer Is Unrepeatable » de son album *The Juliet Letters* (avec le Brodsky String Quartet, 1992). On nous y invite à ne pas rompre le charme et à redistribuer ce que l'on vient de recevoir à un nombre X de destinataires, au risque de courir au désastre. L'efficacité du procédé est d'ailleurs incontestable :

Constantine Dess a reçu une lettre de la chaîne en 1953. Il a alors demandé à sa secrétaire d'en tirer vingt copies et de les faire suivre à autant de personnes. Quelques jours plus tard, il gagnait 2 000 000 \$ à la loterie. Andy Daddit, un employé de bureau, reçut la lettre et il oublia qu'il n'avait que 96 heures pour la redistribuer ; il perdit son travail. Plus tard, quand il retrouva la lettre, il fit les vingt copies attendues de lui ; quelques jours plus tard, il dénicha un meilleur emploi. M. Fairchild reçut la lettre et, n'y croyant pas, la jeta. Neuf jours plus tard, il mourait.

Les sceptiques seront confondus : « Ça marche même si vous n'êtes pas superstitieux. » On multiplie à l'infini les variations sur ce canevas (traduit de l'anglais).

Jusqu'à tout récemment, un effort était attendu de qui participait à la chaîne : il fallait recopier à la main ou photo-



Monsieur,

J'ay reçu vote Lettre là où ce que
j'ay lû l'écriture qu'étoit dedans ;
j'nay pas un brin la r'souvenance
d'vous connoître, et ça ma fait plaisir
d'apprendre de vos nouvelles. »

Vadé, Lettres de la Grenouillère,

1758

copier, puis poster. Le courrier électronique a changé tout cela: rien de plus facile pour l'enchaîné épistolaire que de redistribuer, parfois en le personnalisant, ce qui transite par sa boîte électronique et d'encombrer le réseau des réseaux, Internet. Il s'agira bien sûr, comme sur le papier, de s'enrichir; rien de plus banal. Parfois, on recevra des messages relatant le triste sort d'Amy Bruce, Jeff DeLeon ou Jessica Mydek. Atteints d'une grave maladie, ces enfants souhaiteraient recevoir le plus grand nombre de courriels possible avant de mourir, et par là amasser des fonds pour une bonne cause. C'est une fumisterie. Toujours dans le registre économique, une chaîne de 1999 dénonçait de façon virulente le projet – inventé de toutes pièces – d'imposer une taxe de cinq sous sur tous les courriels échangés au Canada. Une autre visait à faire baisser le prix de l'essence: « Redirigez ce message à toutes vos connaissances et même si vous le recevez cent fois, continuez à le rediriger afin que tous et chacun en soient informés et que personne ne l'oublie. » Il arrive que le nom de sociétés internationales soit utilisé, crédibilité oblige: Microsoft – qui aurait eu des sommes importantes à verser à qui acceptait de lui donner le nom de personnes prêtes à tester la version bêta de son logiciel Explorer – ou Nokia et Ericsson – envoyer vingt-cinq copies d'un même courriel aurait valu un téléphone portable gratuit à l'expéditeur. Les naïfs, déçus de ne recevoir ni argent ni téléphone, se plaignent à ces sociétés, qui se voient ainsi inondées de courrier et forcées de diffuser démenti sur démenti.

Sur le mode parodique est évoquée la possibilité d'obtenir, grâce à ce type de communication partagée, la gloire universitaire:

Incluez dans votre prochain article les références ci-dessous ; retirez la première référence de la liste et ajoutez à la fin la référence à votre propre article ; faites dix copies de la nouvelle liste et distribuez-les à des collègues. En moins d'un an, vous aurez été cité 10 000 fois ! Cela va impressionner vos collègues, faciliter votre avancement et améliorer votre vie sexuelle.

Le romancier Douglas Coupland, dans *Microserfs* (Harper-Perennial, 1996), n'est pas moins parodique, encore qu'il soit plus prudent quant aux bénéfiques adventices de sa proposition, quand il fait expédier par un de ses personnages la liste des « Huit lois de l'embauche dans le multimédia ». Ce personnage se réjouira plus tard d'avoir créé une légende urbaine, quand le texte qu'il avait d'abord envoyé par télécopieur lui sera revenu par des voies nouvelles et qu'il jugera qu'il doit s'agir « de la 17^e génération environ » de sa liste.

La chaîne épistolaire par courriel la plus célèbre pendant longtemps portait sur le sort des femmes en Afghanistan : « Signez s'il vous plaît à la fin de ce message, en précisant la ville où vous habitez. Copiez ensuite ce message et expédiez-le au plus grand nombre possible de personnes. » Plus proche de la pétition et de la campagne épistolaire que de la chaîne proprement dite – ne serait-ce que par le refus de l'anonymat –, ce texte a fait nombre de fois le tour du cyberspace à partir de 1998 et des centaines de milliers de personnes l'ont reçu, souvent en plusieurs exemplaires. Sa popularité est attestée par un moteur de recherche comme Google : le 24 octobre 2000, il repérait 2360 pages Internet comportant l'expression « Afghan Women Petition ». (En juillet 2011 ? 17 500.) Tel le serpent de mer, ce message reparait

périodiquement, en diverses langues, insistant toujours sur l'urgence à se prononcer contre les violations des droits humains sous le régime des Talibans, cela même si le compte de l'expéditeur originel a été supprimé par les administrateurs de Brandeis University, où tout a commencé, pour cause de surcharge électronique postale : la boîte aux lettres débordait.

Il est certaines chaînes de lettres plus pernicieuses, car elles servent à propager les virus informatiques aux quatre coins de la planète, sans que les internautes touchés en aient conscience. C'est, par exemple, en profitant d'une erreur de programmation du logiciel de courriel Outlook que les créateurs du virus *I Love you* ont pu, en 1999, contaminer des millions d'ordinateurs : le virus se reproduisait en s'expédiant lui-même, à l'insu de celui qui l'avait reçu, aux cinquante ou soixante premières adresses de son carnet d'adresses électroniques personnel. Comme il émanait de quelqu'un de connu du destinataire, la méfiance de celui-ci était limitée, et les risques de contamination décuplés. La lettre d'amour croisait la chaîne épistolaire ; cela menait directement à la catastrophe.

Sous-catégorie du fléau qu'est le pourriel ou pratique ancienne, d'abord manuscrite puis imprimée, la chaîne de lettres incarne de façon exemplaire l'épistolarité : le destinataire exige quelque chose de son destinataire, dont le silence ou l'inaction sera source de malheur. On ne peut pas y échapper, qu'on y croie ou non.

(2000)

Soit le spectateur se croit dans une ville française représentée de façon réaliste, Saint-Robin, en Seine-et-Oise. Soit il imagine se trouver devant « Une petite ville, ici ou ailleurs... », ce qui donne un caractère universel à ce qui lui sera raconté. De quoi s'agit-il ? D'une « épidémie » de lettres anonymes – au moins 850, envoyées en deux mois, peut-être même un millier –, d'un « tourbillon de haine et de délation », d'une ville qui « a la fièvre », cela mis en scène fort sombrement par Henri-Georges Clouzot dans le film *Le Corbeau* en 1943. Un anonymographe (ou plusieurs ?) met en émoi la population du lieu en semant les secrets les plus sombres, réels ou supposés : adultères, malversations financières, trafics, crimes, déportements. Qui veut donc « purifier la ville » ? Qui est derrière cette « campagne d'assainissement » ? Échantillon de son écriture (Clouzot en donne de fort nombreux, visibles à l'écran ou lus par un personnage) : « Petit débauché / Tu fais joujou / avec la femme à Vorzet / Laura la putain / Mais prends garde / J'ai l'œil américain / et je dirai tout / Le Corbeau. » Les accusations pleuvent, pendant que les habitants s'épient les uns les autres, et l'on ne saura qu'à la toute fin du film qui se cache derrière la signature du Corbeau. La lettre peut être criminelle.

CRIMES ÉPISTOLAIRES

ILS ÉTAIENT TROIS, LIÉS PAR UNE CORRESPONDANCE.

Il y avait Marlène Chalfoun. Dans la trentaine, criminologue de formation, auteure d'une étude sur les délinquants dangereux, elle est tantôt agente de probation aux Services correctionnels du Québec, tantôt agente de liaison à la cour municipale de Montréal. Elle est, de toute évidence, du côté de la loi.

Il y avait Nick Paccione. C'est un prédateur sexuel, considéré comme « délinquant dangereux » par la justice, ce qui revient à dire que, dans son cas, les possibilités de sortir de prison sont presque nulles : il est jugé irrécupérable. Il est emprisonné à Port-Cartier, petite ville située sur la rive nord du Saint-Laurent, à plus de 800 kilomètres de Montréal.

Le troisième n'a d'abord qu'un pseudonyme (Frank), puis l'on apprend son nom : Angelo Colalillo. Malgré son prénom, ce n'est pas un ange : il est soupçonné de plusieurs meurtres et d'agressions sexuelles.

À ce trio s'ajouteront des policiers, des avocats, un psychiatre, des journalistes et des juges. En effet, Marlène Chalfoun est accusée en Cour du Québec d'avoir comploté épistolairement, entre juin et septembre 2002, avec Nick Paccione et Angelo Colalillo dans le but de faire agresser sexuellement une femme – probablement une de ses parentes – et ses enfants de six et douze ans. Paccione devait servir



Si cette lettre vous déchire,
rendez-le-lui. »

Victor Hugo, *Les misérables*, 1862

d'intermédiaire entre Chalfoun et Colalillo, qui était libre à l'époque des faits allégués. Ledit complot n'a toutefois jamais eu de suites.

Ce fait divers grand-guignolesque a défrayé la manchette en 2003. Non seulement le sang et le sexe y étaient liés, mais le mystère a longtemps plané sur les circonstances exactes de cette nébuleuse affaire : des juges avaient rendu, temporairement, des ordonnances de non-publication, une des personnes impliquées (Colalillo) attendant son procès dans une autre affaire, ce qui empêchait les journalistes de rendre compte des principaux éléments de la preuve.

Ces éléments, ce sont des lettres, rien que des lettres, une trentaine, généralement manuscrites, écrites en anglais, que se sont envoyées Chalfoun, Paccione et Colalillo. On ne les connaît que par le sens contradictoire qu'ont voulu leur donner les officiers de justice, par les bribes citées au procès, par les extraits rapportés dans le texte de la décision de la juge Micheline Corbeil-Laramée du 20 novembre 2003 et par les jugements des reporters : « propos [...] extrêmement crus », « vocabulaire très cru », « jouissance abjecte », « perversité démoniaque », « sordide missive [qui] ferait pâlir le marquis de Sade », « agressions sexuelles sordides », « contenu scabreux », « extrême violence », « correspondance macabre », « lettres [...] tordues », « sinistres demandes », « propos [qui] dépassent l'imagination ». Après de longs débats, elles ont été admises en preuve, non sans avoir été expurgées de leur matière « non pertinente » par les avocats.

Ceux de la défense jouaient une triple carte. D'une part, celle du fantasme : les lettres des trois comploteurs ne relevaient que de l'imaginaire ; elles servaient d'exutoire, de

libération mutuelle; elles n'étaient pas la trace d'une véritable « commande » de Chalfoun; elles n'engageaient celle-ci à rien, dans la mesure où Paccione était emprisonné à vie, sans possibilité de libération conditionnelle. Tautologiquement, un des avocats de l'accusée aurait déclaré: « Les lettres ne sont pas des contrats notariés, c'est de la correspondance. » Leur plaidoirie reposait en partie sur le fait que l'échange entre Chalfoun et Paccione, qui s'étaient découverts par l'entremise des petites annonces, durait depuis sept ans et que Paccione et Chalfoun entretenaient parallèlement des correspondances semblables avec d'autres personnes; le complot d'agression sexuelle supposé n'aurait été qu'un épisode dans une longue série de fictions macabres. Pour désigner celles-ci, les défenseurs parlaient de « chimères », de « récits érotiques », de « *mind games* » ou de « *head games* »; tout se serait passé dans l'esprit ou dans la tête, voire au pays des rêves.

D'autre part, la carte de l'intimité à préserver: parce qu'il n'était pas seulement question de crimes dans les lettres de Chalfoun, les rendre publiques aurait équivalu à une intrusion dans son « jardin secret » et à une violation de son intimité, notamment sexuelle, affirmait un avocat. Chalfoun elle-même rapproche ses lettres d'un journal intime, mais d'un journal intime destiné à un interlocuteur bien particulier, Paccione, friand de « sadique » et de « morbide », de « sordide » et d'« odieux ». Sa correspondance, arguait-elle, ne visait qu'à exciter le prisonnier. (La presse n'a pas manqué de souligner que l'épistolière y était parvenue, comme elle se réglera des détails croustillants de sa vie amoureuse.)

L'ambivalence de Chalfoun n'est pas que générique, de la correspondance au journal intime. Elle savait que ses lettres

étaient lues par les autorités de la prison de Port-Cartier, mais cela ne l'empêchait pas de les envoyer à Paccione. Elle prenait plaisir à écrire, a-t-elle reconnu, mais elle souhaitait que son correspondant détruise ses lettres – ce qu'il n'a manifestement pas fait – et elle dit regretter leur contenu :

J'aurais dû me relire après les avoir écrites. Moi-même quand je les ai entendues en cour, j'ai été profondément choquée par la teneur des propos. Je ne peux pas croire que j'ai écrit cela. Je ne pensais jamais qu'on me prendrait au sérieux. Je n'ai jamais voulu faire de mal à personne.

Troisième carte : la documentaire. Marlène Chalfoun a prétendu durant son procès avoir voulu écrire à Angelo Colalillo et le rencontrer pour savoir s'il n'était qu'un mythomane ou s'il était un vrai psychopathe. Mythomane, il aurait pu l'aider à nourrir ses propres fantasmes. Psychopathe, il devenait un objet d'étude légitime. L'hésitation de Chalfoun, expliquait-elle, témoignait de la force d'expression des deux hommes : comment démêler le vrai du faux ? Ces épistoliers-là n'auraient pas manqué de pouvoir de persuasion.

L'accusation, en revanche, réfutait chacun des arguments de la défense. Elle insistait sur la précision des détails offerts dans les lettres (nom de la ville où habitent les victimes, renseignements sur leur vie familiale, descriptions physiques, scénarios d'agression, recherche d'une arme, etc.), ainsi que sur des passages particulièrement crus qu'on pouvait y lire : Chalfoun demandait à Colalillo de se comporter comme Jack l'Éventreur envers ses victimes ; elle souhaitait assister à des scènes de torture (mais refusait que son complice potentiel aille jusqu'au meurtre) ; elle ne cachait pas sa fascination pour le couple Paul Bernardo et Karla Homolka, coupable d'une

série de viols et de meurtres largement médiatisés au Canada. La couronne – l'équivalent canadien du parquet – rappelait que Chalfoun était allée au-delà des contacts épistolaires, puisqu'elle avait discuté de vive voix avec Colalillo, celui-ci lui racontant alors des crimes qu'on lui impute aujourd'hui et d'autres encore, inconnus de la justice. Pourtant, elle ne l'a pas dénoncé aux autorités. Elle avait également tenté de masquer son identité sous un pseudonyme (« Lisa »).

Finalement, Marlène Chalfoun a été acquittée, non sans avoir passé treize mois en détention préventive : s'appuyant sur l'expertise d'un psychiatre, la juge lui a reconnu le bénéfice du doute et elle a conclu que ses lettres n'étaient que de l'ordre du fantasme. Selon elle, leur signataire avait été dépassée par les événements quand elle avait constaté que ses comparses jouaient un jeu autrement plus dangereux que le sien. Ses avocats suggéraient à la Cour de comparer ses lettres avec des œuvres littéraires, celles de Charles Bukowski, de Stephen King ou du marquis de Sade (« C'est légal », plaident-ils, en évoquant ce nom sulfureux). La juge avait ses propres lectures : ces lettres n'étaient pas, pour elle, les *Contes de ma mère l'Oye*, mais cela ne faisait pas de leur auteur une criminelle. L'accusée, au moment de rencontrer pour la première fois Angelo Colalillo, se prenait pour un personnage du *Silence des agneaux*, ce roman de Thomas Harris qui allait devenir le succès cinématographique que l'on sait. L'expert qui a évolué Chalfoun a parlé de l'importance du « lecteur » chez elle et il s'est penché sur sa pratique diaristique :

Les éléments de carence ont favorisé que l'écriture devienne, dès l'adolescence, une façon de vivre une « relation » avec le lecteur, lecteur qui peut nous abandonner, donc il faut

l'intéresser, le captiver en lui procurant une lecture qui suscitera son intérêt. [...] Il faut donc comprendre les lettres comme l'expression de fantasmes mal assumés, fantasmes que l'on confie à un journal ou à [une] personne qui, selon nous, ne parlera jamais et qui ne nous jugera pas (cette personne ayant aussi des fantasmes déviants). Aussi, pour ne pas perdre cette personne, on pourra écrire des fantasmes qui correspondront aux fantasmes désirés par la personne pour poursuivre la correspondance et ne pas être abandonné.

Pour les uns comme pour les autres, bref, ce n'était que de la littérature, née de l'esprit de quelqu'un souffrant de « carences affectives » remontant à l'enfance. La boucle sera peut-être bouclée : on parle de tirer un livre ou un film de cette affaire épistolo-juridique.

La jeune femme n'en a pas moins été congédiée de son travail (elle conteste ce congédiement). Les lettres sont des gestes ; certains sont inadmissibles, même s'ils ne sont pas coupables.

(2004)

P.S.—L'actualité juridique n'en avait pas fini avec cette affaire, et d'autres semblables, en 2004, au moment de la parution de ce texte ; les médias en traitent encore aujourd'hui.

Angelo Colalillo s'est suicidé en prison en 2006, à la veille de son procès pour le meurtre de trois jeunes filles. Nick Paccione, quatre ans plus tard, s'est reconnu coupable, dans la quarantaine de lettres qu'il a échangées avec Colalillo en 2002, de l'avoir encouragé à continuer à tuer (aucun de ces encouragements n'a été suivi d'effet). À chacune de ces occasions, le procès de 2003 refaisait surface dans les récits de

presse. Marlène Chalfoun, pour sa part, paraît avoir disparu de l'actualité.

Au-delà des personnalités concernées, des questions sont récurrentes. A-t-on le droit, quand on est un criminel emprisonné, de tirer profit de son crime? Peut-on « vendre son histoire », par exemple sur les sites spécialisés en *murderabilia*, ces souvenirs de meurtriers? Les médias doivent-ils ouvrir leurs pages à nos propos? Pour s'en tenir au Québec et à des cas où la correspondance a joué un rôle, la question s'est posée pour le trio Chalfoun-Paccione-Colalillo, le couple Bernardo-Homolka, le chef de secte Roch « Moïse » Thériault. (Le journal *La Presse* a publié des extraits de ses lettres en janvier 2011. Elle en avait toutefois corrigé les « fautes d'orthographe ».) Jusqu'où la publicité épistolaire est-elle acceptable? La question reste ouverte.

(2011)

Elle est riche ; il est pauvre ; ils s'aiment ; ses parents à elle les séparent.

Après cette séparation, pendant un an, en 1940, Noah (Ryan Gosling) écrit tous les jours à Allie (Rachel McAdams), mais toutes ses lettres sont interceptées par la mère de la jeune fille.

Noah et Allie ne se revoient que sept ans plus tard. La mère remet enfin les lettres à sa fille, qui les lit, puis quitte son fiancé pour épouser celui qu'elle a toujours aimé.

Plusieurs décennies plus tard, Allie (Gena Rowlands) a perdu la mémoire. Noah (James Gardner) lui lit le récit de leur vie, fondé, entre autres choses, sur le recueil de ses lettres. C'est elle qui avait rédigé ce récit : « *Read this to me, and I'll come back to you every time* » (« Lis-moi cela, et je te reviendrai à toutes les fois »).

Dans *The Notebook* (Nick Cassavetes, 2004), la lettre, au seuil de la mort, interdit d'oublier.

LETTRES D'OUTRE-TOMBE

LES ÉPISTOLIERS RÉSISTENT À TOUT, même à la mort, ce qui a pour conséquence que les lettres d'outre-tombe ne sont pas rares – chez les romanciers, au cinéma, dans Internet. Non pas les lettres des suicidés, ces cris d'adieu nécessairement anthumes dans leur rédaction et posthumes dans leur lecture, ni les missives arrivant après la mort accidentelle de leur signataire, mais celles qui sont programmées pour parvenir de l'au-delà.

En matière romanesque, un texte est emblématique, *Les posthumes; lettres reçues après la mort du Mari, par sa Femme, qui le croit à Florence. Par feu Cazotte*; l'auteur est en fait Restif de la Bretonne, et les quatre tomes de son œuvre paraissent « chés Duchêne » en 1802. (Pour un exemple plus récent, on lira *La promesse de l'aube* de Romain Gary.)

Le comte de Fontlhète, qui porte la mort et l'oubli dans son nom (Léthé est le fleuve de l'oubli dans la mythologie grecque), est amoureux d'Hortense de Beauchamois, marquise de Chazù, mais, ne croyant pas le sentiment réciproque, il s'empoisonne. *Au même moment*, la marquise débarque chez lui et lui avoue son amour. Le comte se jette sur un contre-poison. Trop tard : il mourra un an plus tard, non sans avoir rédigé plusieurs centaines de lettres à faire parvenir à sa femme durant l'année suivant sa mort, sans qu'elle sache qu'il est mort. Il a entrepris « de préserver du desespoir une Épouse



Quant à vos lettres, vous ne les aurez jamais, j'en ai assez pour faire un drap de mort. Je les ferai coudre ensemble, on m'ensevelira dedans ou vous viendrez les chercher dans ma bière. »

*Lettre de Mme de La Morinaie à
Beaumarchais, 29 juillet 1791*

qui lui est chère, & dont il est adoré» («Éclaircissemens», en tête du premier volume). Il ne laisse rien au hasard :

Quand il sentit que sa fin était inévitable, il se fit donner une commission temporaire, par le Ministre des affaires étrangères, pour *Londres* d'abord; puis pour *Florence* et *Rome*, où il voulait mourir. Il devait donner ses *Lettres* à un Ami, chargé de les mettre une à une à la poste pour son Epouse, restée à sa Terre, parcequ'elle était enceinte. Cet Ami devait mettre la Première le jour-même, et toutes les autres de même: Ce qui ne paraîtrait pas extraordinaire, parceque, de son vivant, tous les jours il écrivait à sa Femme (vol. I, «Historique des lettres», à la suite des «Éclaircissemens»).

Chose promise chose due.

La I^{re} Lettre, datée de *Londres*, partit aussitôt pour *Paris*, sous une enveloppe timbrée de *Rome*, qu'un autre Ami de *Paris*, auquel elle était adressée, ôta, pour envoyer la Lettre à la Présidente-Comtesse [...].

On le voit: ces «Lettres du tombeau» (faux-titre) demandent de la planification et des comparses sûrs, d'autant que le projet est étendu dans le temps.

Ce qui est vrai de la circulation des lettres l'est encore de leur écriture, car la marquise, ignorant que son mari est mort, lui répond (ses réponses sont reproduites dans *Les posthumes*). Comment faire pour que les lettres qu'elle reçoit fassent illusion, comment éviter que les deux séries de lettres, celle du mari, celle de sa destinataire, ne soient pas simplement deux séries parallèles, sans dialogue les unes avec les autres? Le comte a prévu la difficulté: «L'Ami devait recevoir les *Réponses*, et mettre aux *Lettres*, datées soit de *Londres*, de

Florence, ou de *Rome*, un *postscripton* d'à-propos. » Il s'acquittera de sa tâche au meilleur de ses capacités, comme ne manque pas de le rappeler l'éditeur supposé de ce recueil, qui commente ces « *postscriptons* » : « *D'une main, qui voulait imiter l'écriture* » ; « *D'une main imitative* » ; « *autre écriture* ». Il faut préserver les apparences.

Il y a beaucoup de choses étonnantes au fil des pages de ce roman épistolaire : une prédiction de la Révolution française, des « Âmes » qui voyagent aux quatre coins du monde, mais aussi dans l'espace intersidéral, où elles causent avec des « Monades » et des créatures chimériques, des discussions morales et religieuses, des dialogues des morts, des mariages et des enlèvements, des ébats (parfois involontaires) et des débats, etc. La moins étonnante est peut-être que le subterfuge du comte aura marché : « Hortense n'apprit la mort de son Mari, qu'à la fin de la 2.^{de} année par les 5 dernières lettres qu'on vient de lire » (vol. IV, « Conclusion »). De même, la peine de la marquise sera moins grande que si elle avait appris qu'elle était veuve dès la mort de son mari : « On s'aperçut que l'éloignement du coup, l'affaiblissait. » Mission accomplie : la correspondance *post mortem* a atténué la douleur, mais au prix d'une considérable artificialité (de chacune des missives, du roman dans son ensemble), et elle apporté une réponse partielle à la question récurrente du roman : « Est-il un moyen de vivre, après la mort ? ».

Le cinéaste Richard LaGravanesse a repris et actualisé le modèle rétvien dans *P.S. I Love You* (2007). Même durée : un an. Pareille nécessité de s'associer des complices. Objets semblables, mais à côté de nouveaux, modernité oblige : des

lettres, un enregistrement sonore, une pochette d'agence de voyages, un message chanté par un livreur déguisé (et portant des ballons). Tout cela est adressé par un mari mort (Gerry Kennedy, joué par Gerard Butler) à sa dulcinée (Holly, qu'incarne Hilary Swank), surtout, mais aussi à quelques-uns de ses proches. Holly, comme les autres, doit se plier à ses desiderata : célébrer dignement ses trente ans (Gerry est mort trois semaines plus tôt), se mettre au karaoke (il y excellait), vider leur appartement de ses affaires (il n'en aura plus besoin, ni elle), voyager en Irlande (il en venait) et, en bout de ligne, continuer à vivre, malgré le deuil. Gerry aura d'utiles appuis à New York, où vit Holly, et en Irlande. Admirative devant tant d'efforts et tant d'efficacité, elle réussira tout à son tour : la morale dégouline sans discontinuer.

Adapté du roman du même titre de Cecelia Ahern (2004), le film de LaGravanesse met en images les tourments de l'absence définitive. Holly écoute en boucle la voix de Gerry sur son répondeur, elle parle à son fantôme, elle utilise son prénom à tort et à travers. Elle se plie d'abord à ses ordres : « *You must do what I say, OK? [...] I just can't say goodbye yet. [...] Wherever I am I'm missing you* » (« Tu dois faire ce que je te dis, d'accord ? [...] Je ne suis pas encore prêt à te dire au revoir. [...] Où que je sois, tu me manques »). Puis, elle se rebiffe : « *What does he mean ?* » (« Qu'est-ce que ça veut dire ? »). Finalement, elle acceptera la mort de Gerry et le lui écrira : « *I don't know how you did it, but you brought me back from the dead. I'll write to you again soon* » (« Je ne sais pas comment tu as fait, mais tu m'as ramenée de chez les morts. Je t'écrirai de nouveau bientôt »). C'est une vivante qui a le dernier mot épistolaire, pas le mort.

Il ne manque au film que le courriel d'outre-tombe, pourtant déjà disponible depuis quelques années au moment de sa sortie. (Malgré sa fertile imagination, Restif n'y avait pas pensé, pas plus qu'à la bande vidéo désormais offerte aux futurs trépassés par les services d'«arrangements funéraires».) Les services The Last Email et myLastEmail – pour ne prendre que deux exemples – ont commencé à offrir cette possibilité à partir de 2003. Holly savait que c'était un mort qui lui écrivait et que, par la force des choses, elle répondait à un mort; dans *Les posthumes*, la reconnaissance de la mort était l'horizon de sens de l'échange, son aboutissement, ce qui fait que la marquise était trompée sur sa situation d'interlocution (elle parlait à un mort, mais sans le savoir); le Web, lui, peut annoncer que mort il vient d'y avoir.

Multilingue (espagnol, anglais, portugais) et pluritarifié de façon «compétitive» (du service gratuit au «Master Plan» à 18,99 euros par an), le premier de ces services (<thelastemail.com>) permet à qui le souhaite d'adresser un courriel à ses amis – ou à ses ennemis – après sa mort et de les diriger vers une page Web contenant un message et agrémentée de fichiers PDF, de photos et de musique, voire d'un enregistrement vocal ou d'une vidéo, tout cela sécurisé grâce à une clé à 128 bits (on ne vous volera pas vos dernières volontés). Ses concepteurs mêlent des affirmations métaphysiques incontestables («*You only die once*»; «On ne meurt qu'une fois») et des conseils plus terre à terre (pour que le courriel postfunèbre soit envoyé, deux documents sont nécessaires: une autorisation du défunt remise, de son vivant, à un proche; une copie de son certificat de décès). Ils croient leur nouveau mode de communication plus efficace que l'ancien: «*It is far more efficient, personal and flexible than*

writing a letter and leaving it with a lawyer or as part of your Will» («C'est beaucoup plus efficace, personnel et flexible que d'écrire une lettre et de la laisser à un avocat ou de l'inclure dans votre testament»). D'autres déclarations pourraient être la preuve d'un solide sens de l'humour («*This service is for anyone who thinks they will die someday – or knows someone who will*»; «Ce service s'adresse à quiconque pense mourir un jour – ou connaît quelqu'un qui va mourir»), mais l'internaute n'est jamais tout à fait sûr. (En juillet 2011, le site n'existe plus.)

Les principes du second service (<mylastemail.com>) ne sont guère différents, mais les produits, si. À la création de la page Web posthume, ce «tombeau virtuel» («*virtual grave*»), appelé «*Online Memorial*», s'ajoute la possibilité de rédiger la notice nécrologique d'un proche, «*Online Obituary*», qui sera par la suite accompagnée, si le client le souhaite (et paie pour l'obtenir), de son «*Book of Condolence*» (Livre de condoléances) tout aussi virtuel. Le même humour noir est au rendez-vous – «*After departing, a message from the grave can be a great relief to the ones you leave behind*» («Après votre départ, un message de l'au-delà peut être une grande source de réconfort pour ceux que vous laissez») –, mais il n'est pas involontaire. Encore une fois, la lettre est évoquée: «*If you want to say more than a brief message why not sit down and write a long letter? They, too, can be stored as text files*» («Si vous souhaitez laisser un message plus long, pourquoi ne pas vous asseoir et écrire une longue lettre? Elles aussi peuvent être conservées numériquement»). Mais cela restera-t-il accessible? La société qui gère myLastEmail s'engage à ne rien détruire pour une durée d'«au moins» vingt-cinq ans. (Bis: en juillet 2011, le site n'existe plus.)

On trouve, à côté de The Last Email et de myLastEmail, des sites que l'on peut utiliser à des fins similaires, sans que ce soit leur objectif premier. LegacyLocker (<legacylocker.com>) est conçu pour assurer l'accès à l'« héritage numérique » (« *digital legacy* ») d'un mort à ceux qui lui survivent : ses numéros de comptes Internet, ses noms d'utilisateur, ses mots de passe, etc. leur seront transmis au moment du décès. On peut très bien imaginer ledit défunt profiter de l'occasion pour laisser des messages à ses héritiers, messages qu'ils seraient incapables de lire avant sa mort. À <futureme.org>, on peut programmer l'envoi de courriels plusieurs années à l'avance. Or certaines personnes n'ont pas besoin de connaître précisément la date de leur mort pour savoir qu'elles seront ailleurs que sur terre le 31 décembre 2037, *terminus ante quem* actuel ; qui a 90 ans aujourd'hui ne devrait plus être là dans 28 ans. Ces personnes peuvent donc décider que leur courriel posthume partira à ce moment-là, assurées qu'elles sont d'être mortes alors. Arlette Peirano et Louise Fournier ont d'ailleurs mis en récit une semblable « carte programmée dans le temps », mais sur une durée plus courte, dans leur roman à quatre mains, *Esclavardage (une arobase entre nous)* (Nouméa, 2006). Les auteurs de blogues peuvent choisir à l'avance la date de diffusion de leurs textes : ils sont libres de déterminer quand on les lira, morts ou vifs. Numérique oblige, on ne sait jamais quand s'arrêtera la propagation des écrits.

Le problème se pose dorénavant avec Facebook. Quand un service compte plus de 750 000 000 d'utilisateurs, il est facile d'imaginer la difficulté de gestion des comptes. Que faire du « mur » d'un mort ? Qui a le droit de le faire disparaître ou de le transformer en sanctuaire, voire en « mur des

lamentations», comme le dit Catherine Mavrikakis dans un texte de *L'éternité en accéléré* (Héliotrope, 2010)? Comment y annoncer que cet «ami» n'est plus? Facebook offre un service permettant de modifier le statut de la page d'un mort, mais après une vérification qui demande nécessairement du temps. Entre le moment où des proches font cette demande et celui où le dossier est réglé, il peut se passer des jours et des jours – et, communications programmées oblige, ceux qu'on appelle par euphémisme «les disparus» peuvent encore et toujours envoyer des messages. Leur patrimoine numérique leur survit.

Chez les uns comme chez les autres, de Restif à Internet en passant par les personnages de Richard LaGravanesse et du tandem Peirano / Fournier, deux choses sont sûres. La logistique épistolaire *post mortem* est lourde. Surtout: on n'en a jamais fini avec la correspondance, même après la «dissolution corporelle», la «décorporation» (Restif). Il faut s'y préparer. Les morts-vivants sont parmi nous.

(2009)

Juin 1940. Les Allemands sont aux portes de Paris. Il pleut. Sur le quai de la gare, vous attendez la femme de votre vie. Elle tarde. Vous devez partir: votre tête est mise à prix. C'est alors qu'arrive votre pianiste, et seul ami. Il vous remet un billet, d'une calligraphie cruellement régulière. Elle ne viendra pas: « *I cannot go with you or ever see you again.* » Sous la pluie, les caractères qu'elle a tracés s'effacent et votre amour s'écoule avec eux. Vous froissez la lettre, puis vous la jetez sur la voie.

Vous êtes Humphrey Bogart (Richard Blaine, le futur propriétaire du Rick's Café Américain). Elle, c'est Ingrid Bergman (Ilsa Lund). Lui, Dooley Wilson (Sam).

Vous ne la reverrez qu'au Maroc. Elle sera avec un autre.

Vous aurez joué dans *Casablanca* (Michael Curtiz, 1942).

Postface

L'IMAGINAIRE ÉPISTOLAIRE

BRIGITTE BARDOT déplore la façon dont on traite les animaux abandonnés à Montréal; elle écrit au maire de la ville. Le colonel Khadafi n'apprécie pas que son pays soit bombardé; il écrit au président des États-Unis. Wajdi Mouawad doit défendre la participation de Bertrand Cantat à un de ses spectacles; il écrit une lettre à sa fille et la fait paraître dans le quotidien *Le Devoir*. (Les lecteurs du journal lui répondront de même.) Les opposants les plus radicaux à l'exploitation du gaz de schiste au Québec veulent faire connaître leur mécontentement; ils écrivent des lettres anonymes, qu'ils font suivre à un journaliste et à une société associée à cette exploitation. Qu'ont en commun tous ces auteurs de lettres? Ils partagent un même «imaginaire épistolaire». À une époque où l'on répète sans cesse que la lettre aurait été remplacée par le courriel ou les médias sociaux (Facebook, Twitter), cela étonne. Cela ne devrait pas: l'épistolarité est une pratique bien concrète – écrire, envoyer, recevoir, distribuer des lettres –, mais elle renvoie aussi à un imaginaire particulier, aux racines profondes.

Qu'est-ce que cet «imaginaire épistolaire»?

En 1992, Jean M. Goulemot et Daniel Oster publiaient aux Éditions Minerve un ouvrage intitulé *Gens de lettres, écrivains et bohèmes. L'imaginaire littéraire 1630-1900*. Ils y défen-



La rue commençait avec un bureau de poste et se terminait par une église, comme un roman épistolaire ».

Vladimir Nabokov, *Le don*, 1952

daient une idée féconde : au lieu de s'appuyer, comme elle le fait traditionnellement, sur l'étude des grandes œuvres, des grands auteurs ou des grandes périodes, l'histoire de la littérature aurait avantage à essayer de cerner l'*imaginaire littéraire* de chaque époque, puis à comparer ces imaginaires entre eux. Qu'est-ce que l'imaginaire littéraire ? Un ensemble de représentations de ce que l'on appelle, depuis l'âge classique, la littérature ou, plus récemment, le littéraire, ensemble qui regroupe, entre autres choses, des conceptions historiquement différenciées du livre, de l'auteur, du texte, de la lecture.

Pour saisir chacun de ces imaginaires littéraires, des recherches diverses mais complémentaires sont nécessaires. Que se passe-t-il lorsque l'imprimé commence à s'imposer au détriment du manuscrit ? Les travaux des historiens du livre révèlent que la forme de « publication » la plus ancienne n'a pas été immédiatement remplacée par la plus récente : l'imprimé n'a pas « triomphé » aussi radicalement et aussi rapidement qu'on l'a longtemps prétendu. On prendra pour exemple de cette rémanence d'un « imaginaire du manuscrit » l'existence, avérée au moins jusqu'au XVIII^e siècle, d'une littérature clandestine manuscrite. Le passage progressif du manuscrit à l'imprimé a marqué, en outre, une transformation de la catégorie d'auteur, notamment sur le plan juridique : qui signe un livre en est responsable aux yeux de la loi. L'entrée de la littérature dans l'ère numérique à la fin du XX^e siècle a bousculé cette façon de voir les choses, dans la mesure où l'attribution d'un texte à un auteur ne va plus de soi. Mieux : il n'est même plus sûr que le « texte » soit la meilleure catégorie pour comprendre les produits de la littérature numérique, eux qui marient des formes très différentes de discours (mots,

images, sons, etc.). Si l'auteur et le texte paraissent dorénavant remis en question pour les raisons que l'on vient de voir, qu'en est-il de la lecture? Elle ne peut pas ne pas changer quand on passe de la page à l'écran.

Parmi les représentations que tout état de société se donne de ce qu'est la littérature, il en est une que Goulemot et Oster favorisent : « l'imagerie de l'homme de lettres » et de sa sociabilité. En revanche, ils en laissent une de côté : on l'appellera *imaginaire épistolaire*. Il s'agit d'une composante de l'*imaginaire littéraire* global, au même titre que les imaginaires du livre, de l'auteur, du texte et de la lecture. Tel ceux-là, il ne saurait être isolé : chaque imaginaire littéraire est la somme d'imaginaires plus circonscrits et le lieu de leur interaction. Aucun de ces imaginaires n'est compréhensible sans les autres.

De quoi l'imaginaire épistolaire serait-il fait? À partir de quoi pourrait-on le décrire? Il faudrait, pour chaque époque, se pencher sur l'imaginaire de la communication en sa dimension la plus concrète (la poste, le pneumatique, le télégramme, la télécopie, le courriel, le *chat*, les textos, Facebook, Twitter). L'idée que l'on a de la conversation, du dialogue et de l'éloquence participe également de l'imaginaire épistolaire : on a souvent dit que la correspondance était la « conversation des absents ». L'imaginaire épistolaire est aussi nourri de propos sur la « publicité » des échanges adressés : entre intimité et divulgation, toute lettre ne doit pas être mise entre toutes les mains. La place conférée aux épistolières au sein de chacun des imaginaires épistolaires retiendra nécessairement l'attention, dans la mesure où on a souvent prétendu que le genre épistolaire était d'abord et avant tout un genre « féminin ».

Où chercher cet imaginaire épistolaire en ses facettes multiples et reliées? Dans les lettres, d'abord, qu'il s'agisse de celles qu'ont laissées les grands (de l'histoire, de la littérature, de la peinture, de la musique, de la science, etc.) ou de celles d'inconnus. L'analyse des manuels épistolaires, ces livres destinés à aider et guider les épistoliers, gagnerait à être reprise sur cette nouvelle base. Concurrément à la lecture des lettres et des manuels, on devrait convoquer d'autres discours dans lesquels la lettre est donnée à voir, et avec elle un imaginaire particulier. Le roman épistolaire s'appuie, par nécessité constitutive, sur de pareilles représentations: les *Lettres portugaises*, *Les liaisons dangereuses* et *The Daughters of Freya* disent quelque chose de l'idée de la lettre qu'on a en 1669, en 1782 et en 2005; ces œuvres disent aussi quelque chose du roman (et, dans le dernier cas, de la création numérique, puisqu'il s'agit d'un «rom@n épistol@ire»). Du théâtre à la poésie et au roman non épistolaire, les formes canoniques de l'expression littéraire s'appuient fréquemment sur les matériaux fournis par la correspondance. Les dictionnaires et les encyclopédies ne font pas que définir les mots *lettre* ou *épistolaire*; ils proposent des exemples, voire des modèles. Des films comme *Lettres d'amour de Somalie* de Frédéric Mitterrand (1982) et *Je vais bien ne t'en fais pas* de Philippe Lioret (2006) révèlent chacun à sa manière ce que leur époque a pensé de la communication (avec les absents, avec les morts). Les paroliers ne cessent de transformer des chansons en lettres, et vice versa, des *Lettres ouvertes* de Richard Séguin (2006) aux airs traditionnels («Prête-moi ta plume pour écrire un mot»). Un auteur radiophonique comme Stuart McLean est sensible aux voix épistolaires, celles de ses auditeurs («The

Vinyl Cafe Story Exchange») comme de ses personnages (« Love Never Ends », sur les lettres d'outre-tombe, ou « The Fly », sur les risques de briser une chaîne de lettres). Les peintres, enfin, ont beaucoup à dire de cet imaginaire épistolaire, eux qui ont abondamment mis en scène la rédaction et la lecture, souhaitée ou pas, de la lettre.

L'école joue un rôle en cette matière: elle gère un héritage culturel, elle est toujours à l'affût d'exercices à imposer, elle fait face à des problèmes graves. Par exemple, en 1993, une polyvalente de la banlieue de Montréal a mis sur pied pour la quatrième année une « Semaine du mieux-vivre » durant laquelle les élèves étaient invités à écrire à leurs camarades et à leurs professeurs afin « de briser l'isolement qui conduit certains jeunes au suicide ». Les 1325 élèves de l'école Horizon-Jeunesse de Laval ont ainsi échangé pas moins de 14 000 lettres durant la dernière semaine d'avril 1993, ce qui a fait dire au psychologue responsable du « Courrier Horizon » qu'il y avait chez les élèves un « engouement incroyable » pour cette activité. La preuve est faite une fois de plus: la lettre ne cesse de s'inventer de nouveaux usages, y compris chez ceux dont on dit qu'ils l'auraient abandonnée.

Le pari du livre que vous venez de lire est que l'imaginaire épistolaire est à chercher partout, ce qui veut dire aussi là où on ne l'attendrait pas. Voilà pourquoi il me paraissait nécessaire d'ouvrir les portes de mon cabinet de curiosités épistolaires.

Juillet 2011

SOURCES

Les citations données sans références précises proviennent pour la plupart de la base de données textuelles du Project for American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL: <artfl-project.uchicago.edu>).

Qui s'intéresse aux liens du cinéma et de la lettre pourra consulter un des deux collectifs suivants : *Lettres de cinéma. De la missive au film-lettre*, sous la direction de Nicole Cloarec (Presses universitaires de Rennes, 2007); « La lettre au cinéma », dossier d'*Épistolaire. Revue de l'AIRE* (n° 36, 2010, p. 9-189).

Les lettres de Diderot sont citées d'après l'édition Roth-Varloot (Éditions de Minuit, 1955-1970, 16 vol.).

La dernière vérification des liens Internet date du 13 juillet 2011.

Avertissement

Le site de l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire est à <epistolaire.org>.

Écrire au pape

Les propositions lexicales de Bernard Bray se trouvent dans

le « Courrier des lecteurs » du *Bulletin de l'AIRE* de décembre 1996 (n° 16, p. 36-37). L'édition du *Tableau de Paris* de Louis Sébastien Mercier qui fait autorité est celle de l'équipe de Jean-Claude Bonnet (Mercure de France, 1994, 2 vol.). Voltaire est cité dans l'édition dite « définitive » de Theodore Besterman (*Correspondence and Related Documents*, The Voltaire Foundation, 1968-1977, vol. 85 à 135). La lettre à Benoît XIV fait partie des « Trois lettres inédites de Fontenelle » données par Jean Sareil (*Dix-huitième siècle*, n° 5, 1973, p. 205-210). Les propositions de Vialatte concordent avec celle du *Bottin mondain* (bottin-mondain.fr) et de Louis Dussault (*Le protocole. Instrument de communication. Édition abrégée*, Protos, 2000).

Bouteilles à la mer

Le « Manuscrit trouvé dans une bouteille » de Poe a été traduit par Baudelaire (*Histoires extraordinaires*, Garnier-Flammarion, 1965). Le site de la NASA offre une reproduction de la plaque de Sagan et Drake : <www.nasa.gov>. *La Presse* (31 octobre 2004) et *Métro* (8-10 novembre 2002) sont les deux quotidiens montréalais cités. On expliquait le Passe-Livre à <mcml.canoe.com/fr> ; ce site ne répond plus. La description du projet Dead Drops vient de mon blogue (<oreilletendue.com>); tous les liens nécessaires y sont.

Du pigeon voyageur

L'extrait de la lettre de Kafka provient de l'édition Gallimard des *Lettres à Milena* (1988). J'emprunte l'expression « l'Ulysse des oiseaux » à Suzanne Giguère, dans son compte rendu du roman *Le pigeon voyageur* de Meir Shalev (Fides, 2009) paru

dans *Le Devoir* du 27-28 juin 2009. Les journalistes cités ont été publiés dans *Le Devoir* (6 décembre 1941; 8 janvier 2008). Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* sont disponibles à la Société des textes français modernes dans une édition d'Alexandre Calame.

Tintin (non-)épistolier

J'ai essayé de comprendre «Le malentendu épistolaire» des *Confessions* (Garnier, 1980) dans un texte de la revue *Littérales* (no 17, 1995, p. 77-89). L'article de Michel Porret sur l'univers sonore de Hergé, «Tintin au pays du tintamarre. Bruits et silences de la ligne claire», a paru dans *Équinoxe. Revue romande de sciences humaines* (n° 14, automne 1995, p. 187-204). Pour l'analyse de Michel Serres, on verra «Rires: les bijoux distraits ou la cantatrice sauve», dans *Hermès II. L'interférence*, Éditions de Minuit, 1972, p. 223-236. C'est dans l'album *Pastiches. 5 volumes de pastiche, 1 volume de porno* de Roger Brunel (1980) que se trouve «Tientien en Bordélie» (Éditions Jacques Glénat).

Cher Père Noël

Il est question des «noëlogrammes» dans *Hourra pour Santa Claus! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec, 1885-1915* de Jean-Philippe Warren (Boréal, 2006). L'étude de la correspondance de Rimbaud par Pierre Popovic s'intitule «L'argent dans la lettre-vie d'Arthur Rimbaud» (dans Benoît Melançon et Pierre Popovic [édit.], *Les facultés des lettres*, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, 1993, p. 95-117). Le service de textos du Père Noël est disponible, en échange de 3,99 \$, à <q95.com/

pages/features/texting-santa.html>. Pour le lutin mal embouché, voir *La Presse* des 16 et 17 décembre 2007.

L'odeur de la lettre

La lettre de Saint-Denys Garneau à Suzanne Trépanier-Côté provient de *L'autre Saint-Denys Garneau. Suivi de cinq lettres inédites de Saint-Denys Garneau* (Éditions du Loup de Gouttière, 1992).

Sportifs épistolaires

Pour ce qui concerne Maurice Richard et son frère, et le hockey en général, je me permets de renvoyer à mon ouvrage de 2006, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle* (<lesyeuxdemauricerichard.com>). J'ai découvert l'anecdote de la bouteille jetée à la mer par les Canadiens de Montréal en 1938 dans *La glorieuse histoire des Canadiens* de Pierre Brunneau et Léandre Normand (Éditions de l'Homme, 2003). Le roman de Lardner est disponible à <biblio.org/eldritch/rl/unomeal.htm>. L'échange entre Malcolm X et Jackie Robinson est reproduit dans Jules Tygiel (édit.), *The Jackie Robinson Reader* (Dutton, 1997, p. 237-247). L'anecdote concernant Mike Tyson est rapportée dans *Le Devoir* du 17 juillet 1997.

L'économie de la confiance

J'ai utilisé l'édition de la *Correspondance d'Eulalie ou Tableau du libertinage de Paris* des *Œuvres anonymes du XVIII^e siècle. II* (Fayard, 1986, p. 53-256). Le texte d'Emmanuelle Chapron, «Du bon usage des recommandations : lettres et voyageurs au XVIII^e siècle», apparaît dans un ouvrage collectif dirigé

par Pierre-Yves Beaurepaire et Pierrick Pourchasse, *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780* (Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 249-258). L'article d'Amy Vidali vient de la *Rhetoric Review* (vol. 28, n° 2, 2009, p. 185-204). Daniel Maggetti et Georges Dulac ont procuré l'édition de référence de la correspondance Galiani / D'Épinay (Desjonquères, 1992-1997, 5 vol.) et Nicole Deschamps, celle des lettres d'Élisabeth Bégon (*Lettres au cher fils*, Boréal, 1994). Sur Hugo, on lira « On Editing Victor Hugo's Correspondence » (*Yale French Studies*, n° 71, 1986, p. 177-198); sur Chateaubriand, Pierre Riberette, « On Editing Chateaubriand's Correspondence » (*Yale French Studies*, n° 71, 1986, p. 131-147). *Le paysan parvenu* de Marivaux a été édité par Frédéric Deloffre et Françoise Rubellin (Bordas, 1992).

L'enchaînement épistolaire

Sur les prétendues chaînes de lettres d'enfants malades, voir <wish.org/about/fraud_alerts>. On trouve le texte de la pétition à la défense des femmes afghanes et la position de la Brandeis University sur ce dossier dans le site Web suivant: <urbanlegends.about.com/library/blafghan.htm>. Daniel W. Van Arsdale propose un très long texte (plus de cent pages imprimées) sur l'évolution des chaînes de lettres, de l'Égypte ancienne à aujourd'hui, à <silcom.com/~barnowl/chain-letter/evolution.html>. On consultera enfin avec profit deux autres sites: <www.cs.rutgers.edu/~watrous/chain-letters.html> et <www.hoaxbuster.com>. La traduction de l'extrait du poème « Chain Letter » de Marty Gervais est la mienne.

Crimes épistolaires

Pour l'affaire Chalfoun-Paccione-Colalillo, j'ai dépouillé plusieurs journaux montréalais, surtout entre octobre 2002 et mai 2004. On peut lire le jugement de la juge Micheline Corbeil-Laramée dans Internet: <jugements.qc.ca>.

Lettres d'outre-tombe

L'échange entre Amélie Houret de La Morinaie et Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais est dû à Évelyne et Maurice Lever (*Lettres d'amour*, Fayard, 2007).

Postface. L'imaginaire épistolaire

Cette préface reprend en partie un texte rédigé à la demande de Claude La Charité pour un volume collectif (à paraître) intitulé *La rhétorique épistolaire sous l'Ancien Régime français*. Pour ce qui est des rapports de la lettre et des modes numériques de communication, je me permets de renvoyer à mon livre *Sevigne@Internet. Remarques sur le courrier électronique et la lettre suivies d'une postface inédite* (Numerik:)ivres et Del Busso éditeur, 2011) et à mon article « Épistol@rités, d'aujourd'hui à hier » (*Lumen*, vol. XXIX, 2011). Un reportage sur l'école Horizon-Jeunesse de Laval a paru dans *La Presse* du 1^{er} mai 1993.

Remerciements

Geneviève Haroche-Bouzinac a accueilli les premières versions de la plupart des textes ici rassemblés dans *Épistolaire*, la *Revue* de l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire.

Les abonnés du forum électronique de discussion BALZAC-L (aujourd'hui disparu), de même que Jeannine Bourbonnais, Andrea Oberhuber et Joe Phelan ont fourni nombre des titres pour le texte « La lettre chantée ».

Michel Lacroix m'a fait des suggestions sur les lettres papales et a repéré la citation des *Jeunes filles* de Montherlant et celle du *Don* de Nabokov.

Karine Abadie m'a fourni une liste de « films épistolaires ».

Michel Pierssens, sauf erreur, a forgé le mot « épistologue ».

Bernard Beugnot m'a communiqué le texte de Charles Nisard sur les manuels épistolaires.

Michel Nareau m'a fait découvrir *Reno* de Marty Gervais.

Marie Malo a lu divers états de ces articulets.

Merci.

L'auteur

Benoît Melançon est professeur au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal et directeur scientifique des Presses de cette université. Spécialiste de la littérature française du XVIII^e siècle (*Diderot épistolier*, 1996), il situe ses travaux aux frontières de plusieurs disciplines, par exemple les sciences de la communication (*Sevigne@Internet*, 1996 et 2011) et l'histoire culturelle (*Les yeux de Maurice Richard*, 2006 et 2008). Son *Dictionnaire québécois instantané* (avec Pierre Popovic, 2004) et son blogue, *L'oreille tendue* (<oreilletendue.com>), témoignent de son intérêt pour les questions de langue. Récipiendaire de plusieurs prix pour ses ouvrages, Benoît Melançon a été élu à la Société royale du Canada en 2008. Trois ans plus tard, l'Association francophone pour le savoir lui remettait le prestigieux prix André-Laurendeau pour les sciences humaines.

TABLE

AVERTISSEMENT	5
ÉCRIRE AU PAPE	9
ATTENDRE, ATTENDRE, ATTENDRE	15
BOUTEILLES À LA MER	21
DU PIGEON VOYAGEUR	33
TINTIN (NON-)ÉPISTOLIER	39
CHER PÈRE NOËL	51
DITES-LE AVEC DES TIMBRES	61
L'ODEUR DE LA LETTRE	67
DES CHIFFRES ET DES LETTRES	75
SPORTIFS ÉPISTOLAIRES	81
LA LETTRE CHANTÉE	93
L'ÉCONOMIE DE LA CONFIANCE	105
L'ART DU POURRIEL	113
L'ENCHAÎNEMENT ÉPISTOLAIRE	121
CRIMES ÉPISTOLAIRES	129
LETTRES D'OUTRE-TOMBE	139
L'IMAGINAIRE ÉPISTOLAIRE	151
SOURCES	157
REMERCIEMENTS	163
L'AUTEUR	165

